

LA FOIRE

DE

BEAUCAIRE.

NOUVELLE HISTORIQUE
ET GALANTE.

IL n'y a point en France de commerce plus utile ni plus agreable que celui qui se fait tous les ans à Beaucaire, à la fête de la Magdeleine. Cette ville est dans le Languedoc située sur le Rhone, vis à vis de Tarascon. Dans le temps de la Foire, on y voit arriver une abondance infinie de Marchandises précieuses par la commodité du Fleuve.

A ƒ Non

10 LA FOIRE

Non seulement les François y en apportent des Provinces les plus reculées du Royaume ; mais aussi des Africains, des Grecs & des Peuples d'Asie. Rien n'est plus beau que la diversité des Étrangers, & lors que la paix favorise le Negoce, on peut dire que Beaucaire est un lieu plein de richesses immenses.

Ce ne sont pas seulement les Negocians & les personnes du commun qui y trouvent des charmes, la Noblesse y vient chercher mille plaisirs qui suivent un si riche concours. On y voit de cent sortes de spectacles ; des beautés sans nombre s'y produisent. Il n'est guere de maris complaisants qui n'y fassent un voyage pour divertir leurs femmes. Les meres y cherchent ordinairement d'heureuses aventures pour leurs filles, & les Amants ne manquent pas d'y trouver aussi leurs Maîtresses. Enfin c'est une espece de cahos magnifique, où l'on ne voit presque jamais

DE BEAUCAIRE. II
mais de desordre; quoi que l'on y
jouisse d'une grande liberté. La dé-
pense y est un peu forte: pour y lo-
ger à son aise, il faut qu'il en cou-
te beaucoup; mais cela n'empêche
pas les Voyageurs de se détourner
de bien loin pour voir cette fameu-
se Foire.

Ce fut là qu'il se passa des choses
assez extraordinaires, il y a quelques
années. La Ville n'avoit jamais été
plus remplie d'honnêtes gens; ni la
Foire plus éclatante. Elle ne dura
que huit jours: on n'y montre point
les choses rares par degrez; & tout
y est d'abord exposé aux yeux.

La veille de l'ouverture de la Foi-
re un homme de qualité de la Pro-
vince parfaitement bien fait arriva
à Beaucaire. Il étoit dans un fort
grand deuil suivi de plusieurs valets;
son air paroïssoit aussi mélancolique,
que ses habits étoient noirs: & se-
lon les apparences, quoi que tout
fût alors dans la joye à Beaucaire,

A 6 ce

ce n'étoit pas le plaisir qu'il cherchoit. Il entra indifferemment dans la premiere Hôtellerie qui se presenta devant lui: quoi que grande, elle étoit déjà remplie, & ce fut avec assez de peine qu'il y trouva une méchante chambre, & un lit propre à faire penitence, mortification dont il n'avoit pas besoin, étant déchiré par une passion violente.

Ce Seigneur s'apelloit le Marquis de Chalante. Un bien considerable soutenoit noblement sa qualité, & il se pouvoit faire distinguer par sa naissance, par son merite, & par sa fortune.

Il passa une nuit fort peu tranquille dans son mauvais gîte: & les incommoditez du lieu se joignant à ses inquietudes ordinaires, le Soleil ne le trouva point couché. Dès qu'il le vit paroître, il sortit de sa chambre pour aller respirer l'air dans le Jardin, quoi qu'il fût pressé d'une extrême douleur. Il ne s'amusa point

DE BEUCAIRE. 13

à faire parler les échos ni à prendre les arbres à témoin des maux qu'il enduroit. Il se contenta de soupirer, & de se promener en revant jusques à une treille assez épaisse, sous laquelle il vit un homme qui écrivoit. Le Marquis de Châlante jugea que c'étoit un Amant, ou un Poëte, & peut-être tous les deux ensemble, qui prenant un petit filet d'eau qui couloit au bout du jardin pour le Parnasse, y venoit defalter sa Muse, & defennuyer son amour. Quelque peu de bruit qu'il eût fait en aprochant, l'inconnu l'entendit, & le vit, & se levant avec précipitation en cachant ce qu'il venoit d'écrire, il se seroit retiré, s'il avoit pû le faire sans être remarqué. Le Marquis qui vit bien que cet homme étoit embarrassé, s'avança fort civilement. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu, Monsieur, lui dit-il, le hazard m'a fait commettre cette faute, mais en
A 7 verité,

14 LA FOIRE

verité, quand j'aurois un peu manqué contre la bienséance, il faudroit m'excuser, parce que je ne me possède point.

Celui auquel le Marquis de Chaulante parloit n'étoit pas un homme ordinaire : il avoit l'air noble, la taille admirable, son âge approchoit de trente ans, & ses habits étoient d'une grande magnificence. Je ne sai, Monsieur, répondit-il en souriant au Marquis de Chaulante, ce que vous pouvez penser de voir à l'heure qu'il est un Cavalier qui devoit être bien endormi faire le métier d'un Ecolier, ou d'un Comédien. J'avouë que je joue un rôle assez pénible; mais quand mon occupation seroit plus importante, je la trouve fort agréablement interrompue par votre présence; & on ne vient point à la Foire de Beaucaire pour être dans un grand calme. Je vois bien, poursuivit le Marquis, que je ne suis pas ici seul avec
des

DE BEUCAIRE. 15
des affaires fâcheuses, quoi qu'il en
soit, Monsieur, je vous souhaite
autant de bonheur que j'ai d'infor-
tunes. Je fais les mêmes vœux en
votre faveur, poursuivit Pinconou,
et vous êtes bien à plaindre, si vous
souffrez autant que moi. Vous por-
tez sur votre visage un caractère
d'honnêteté qui touche et qui inté-
resse. C'est le cas fortuit qui nous
fait trouver au même endroit : je
croi que nous y venons pour des cau-
ses peu différentes. Ces raisons doi-
vent nous lier d'amitié. Je vous
demande la vôtre que je tâcherai de
meriter ; et pour la mienne je vous
assûre qu'elle vous est déjà acquise.
Je suis Provençal, mon nom est Ri-
bérac, vous l'avez peut-être enten-
du prononcer quelquefois. Oui, re-
partit le Marquis de Chalante, et
quand je ne verrois pas en vous mille
choses avantageuses, il seroit beau-
coup d'impression sur moi. Le mien
est Chalante. Ma Maison se distin-
gue

16 LA FOIRE

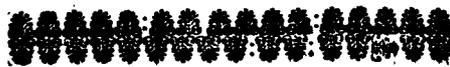
que assez glorieusement dans cette Province. J'ai des biens considérables proche de Beziers dont je jouis depuis trois mois par la mort de mon Pere & de mon frere aîné. Je reçois l'amitié que vous me faites la grace de m'offrir, comme un avantage précieux. Le commencement de ce jour m'est d'un augure favorable: & quoi que je ne vous connoisse que depuis un moment, je me sens déjà lié à vous par une puissante inclination. Alors ils s'embrasèrent pour sceller ces protestations reciproques; & jamais la sympathie n'agit avec tant de succès & en si peu de temps.

Comme on commençoit à se lever dans le logis, Chalante & Riberaç y rentrent. La plus grande partie de ceux qui occupoient l'hôtellerie allerent voir l'ouverture de la Foire. Les femmes seules qui ne sortoient pas si matin, & les deux nouveaux amis y resterent dans la cham-

DE BEUCAIRE. 17
chambre du Marquis. Comme tous vos interêts feront deormais les miens, lui dit Riberaç, faites que je vous connoisse parfaitement : vous avez une tristesse qui me touche sensiblement. A vôtre âge & dans vôtre état, on ne paroît point si affligé pour des causes legeres, & vous pouvez en toute seureté me parler ouvertement, puis que je meurs d'envie de vous servir, ou du moins de me plaindre avec vous, si je ne puis pas faire autre chose. Helas! répondit Chalante, je ne ferai pas un grand effort pour vous contenter, & j'aime tant à parler de mes maux qu'il faudroit beaucoup moins que la consideration que j'ai pour vous, pour m'engager dans un si triste recit. Donnez moi donc un peu d'audience, & dans une heure vous me connoîtrez comme je me connois. Riberaç garda le silence, & le Marquis lui parla de cette sorte.

HIS-

18 LA FOIRE



HISTOIRE

DU

MARQUIS

DE

CHALANTE.

VOUS savez mon nom. Je vous ai déjà dit que je suis de Beziers. Cette Ville est très-ancienne, Il n'y a pas des maisons plus nobles dans tout le Languedoc que celles qui sont à ses environs. Mon Pere qui étoit né très-riche, & qu'on maria avantageusement a toujours vécu avec beaucoup de magnificence. Ses enfans ne passèrent pas le nombre de

DE BEUCAIRE. 19
de trois. Mon frère étoit l'aîné. Je
suis le second, & une sœur qui a
épousé le Comte d'Arcilly de Dau-
phiné est la plus jeune. Mon Père
ne manqua pas de me faire l'injusti-
ce qu'on fait ordinairement aux ca-
dets, c'est-à-dire qu'il m'aima moins
que mon aîné; & quoi qu'il pût me
mettre à mon aise, sans s'incommo-
der, il me destina au métier de la
pauvre jeunesse, qui est de servir
l'Eglise. Ce dessein se trouva tout
à fait opposé à mon inclination. Ce
n'est pas que je ne sois Chrétien; &
peut-être même que, si je l'étois
moins, mes épaules se seroient char-
gées d'un fardeau bien pesant sans
en prévoir les conséquences, en pre-
nant la conduite d'une infinité
d'ames que j'aurois peut-être laissées
errer au travers des champs: & le
tout pour m'enorgueillir par des ri-
chesses Ecclesiastiques. Je témoi-
gnai donc une repugnance invinci-
ble pour les engagemens. On me
laissa

laissa pas de me faire étudier. Tant que je fus enfant, je me soumis à des Pedants; mais en verité je fis si peu de progrès qu'on fut contraint de me tirer du College, & de me laisser dans l'ignorance. Mon Pere en fulmina contre moi: il protesta que, puis que je ne voulois pas m'assujettir à ses volonte, il me laisseroit gueux & vagabond sans se mettre en peine de ma fortune, que je perdois en négligeant l'étude. Il l'eût fait comme il le disoit, si ma mere qui m'aimoit peut être un peu trop, n'eût pris mon parti avec une bonté extrême. Elle possédoit beaucoup de bien par elle-même, & les choses alloient de maniere qu'elle en pouvoit disposer. Ainsi ce que la dureté de mon Pere me refusoit, m'étoit abondamment fourny par cette bonne & genereuse mere. Mon frere n'avoit pas de grands deffauts, mais on luy voyoit encore moins de vertus: propre seulement pour de-
meu-

DE BEUCAIRE. 21

méurer dans une belle Terre, qui produit tout ce qui peut contribuer à la bonne chere, & aux plaisirs de la campagne, il n'a jamais aspiré à ceux de la Cour, ni aux honneurs de la guerre. Il ne m'aimoit guere, & je ne l'estimois pas trop. Nous étions beaucoup plus unis ma sœur & moi. Ma mere ne voulut pas que je demeurasse dans la Province; & quoi que mon Pere dit hautement qu'elle alloit faire de moi un libertin achevé, & peut être un miserable qui seroit la honte de sa famille, elle m'envoya à Paris dans une bonne Academie, où j'appris outre les exercices du corps à peindre, à jouer du Luth, & d'autres choses agreables auxquelles je me perfectionnai assez facilement, en sorte que ma mere n'eut point à se repentir de la dépense que je faisois. Lors que j'eus un peu de raison, je commençai à chercher la société des honnêtes gens; & comme on est plus

plus civil & plus poli à Paris qu'en aucun autre endroit du monde, je fis bien-tôt des habitudes commodes & avantageuses. Je ne manquois point d'argent, & si je n'avois pas un équipage complet, j'étois toujours fort propre suivant le cours, où plutôt la folie des modes: & je tenois à mon service deux Valets bien entretenus. J'évitois avec soin la débauche & les débauchez, craignant sur tout les aventures honteuses. Je n'aime point le jeu. Les femmes coquettes me font horreur: je ne bois guere, & toutes ces dispositions heureuses faisoient que je subsistois sans peine à Paris qui est un gouffre de dépense, quand on veut donner tête baissée dans toutes sortes de divertissements. Il y en a qui sont de mon goût qui ne ruinent point l'honneur ni la santé, & que l'on prend à peu de fraiz, comme la Comodie, l'Opera, & quelques promenades innocentes. J'avois eu
des

DE BEUCAIRE. 23

des camarades à l'Academie qui m'accusoient d'une sagesse d'Hermitte, & qui me disoient souvent que j'aurois été plus propre dans une cellule du Mont Valerien qu'au milieu d'une mer de delices, dont je ne voulois pas goûter; mais ils ne me rendirent pas plus déterminé, & je suivis mon train ordinaire.

Un jour que j'étois à voir représenter les Horages à l'Hôtel de Bourgogne, je tombai dans cet enchainement de malheurs qui troublent aujourd'hui ma vie. Comme la piece est d'un excellent Auteur, ou plutôt du Maître de tous les autres, & qu'on y admire toujours des beautez qui ne vieilliront jamais, il y avoit un monde infini. C'étoit même un dimanche, où le Peuple qui n'a que ce jour libre court ordinairement à la Comedie. J'étois sur le theatre, & il me fut impossible d'avoir alors pour la Comedie l'attention que j'y portois ordinairement.

Une

Une jeune personne qui étoit dans la Loge du Roy avec deux autres femmes, & un homme, me parut d'abord si charmante, que je n'écoutai point les plus beaux vers du monde recitez avec toute la grace possible. Mon attachement fut d'abord excessif, je sentis de l'inquietude, & j'eus de la curiosité. On ne put me dire le nom de cette belle fille que je demandai à ceux qui étoient auprès de moi, & dans l'impatience que j'avois de l'apprendre, je pensai les quereller. La Tragedie s'acheva, elle fut suivie d'une assez mauvaise farce qui m'auroit ennuyé à mourir, si je n'avois pas vu ce que je voyois. Enfin on sortit, mais admirez comme la fortune conduit les choses, il tomboit alors une si effroyable abondance de pluye, que les Cochers & les Laquais qui ne vouloient pas être noyez ne se pressoient point d'avancer. Chacun se tuoit de les appeller, rien n'aprochoit,

DE BEAUCAIRE. 25
prochoit : cela prit beaucoup de
temps ; & je fus assez heureux dans
cet intervalle pour me trouver au-
prés de la belle personne que j'avois
tant admirée. Elle suivoit deux
femmes dont l'une étoit sa mere.
Un homme en habit de ville d'af-
sez mauvaise mine les conduisoit, &
la crainte d'être mouillé le retran-
chant dans le passage avec sa com-
pagnie, il ne s'empressa nullement
de faire venir l'équipage de ces Da-
mes, qui perdoient patience voyant
que les autres s'écouloient, & qu'el-
les alloient demeurer seules. Je
m'offris de leur rendre ce service.
On me prit au mot, & demandant
le nom du cocher, je ne ménageay
point mes habits, & le carosse s'a-
procha dans lequel elles entrèrent.
J'étois assez mouillé pour faire un
peu de pitié à des Dames qui en
étoient cause, & la Maîtresse de
l'équipage mere de la beauté qui
me tenoit déjà s'y fort au cœur, me
B pria

pria fort civilement de prendre une cinquième place ; ce qui se pouvoit faire en nous pressant un peu. Je n'acceptay pas d'abord une civilité qui devoit les incommoder ; mais on me pressa de si bonne grace, que seduit par mon cœur, je me mis sur le devant du carosse avec Mademoiselle de saint Alais, & le galand inutile. Ce poste me sembla fort doux, & j'eusse voulu l'occuper long-temps. Madame de saint Alais demouroit à la Butte saint Roc. Il y a assez loin de là à l'Hôtel de Bourgogne. En arrivant la pluye diminua. Je voulus envoyer chercher une chaise pour me porter à la Rue saint Honoré, où je logeois. Madame de saint Alais qui étoit veuve & maîtresse de ses actions s'y opposa encore & m'arrêta à souper : avantage que je souhaitois avec trop de passion pour ne le point recevoir avec joye. Madame de Calville qui demeura aussi étoit une Normande

de qui plaidoit à Paris, & Monsieur Darnezan, cet homme amphibie qui n'étoit ni noble, ni roturier; mais dans les affaires du Roy, & par conséquent en possession du privilege de se ficher par tout, qui ne sçavoit guere mieux vivre que plaire, ayant donné la comedie ne pouvoit pas être renvoyé.

Nous entrames dans une maison assez belle & extrêmement propre. La clarté de plusieurs flambeaux me permit alors de remarquer ce que je n'avois veu qu'imparfaitement. Madame de saint Alais me parut une femme de tres-bonne mine, & encore assez belle, quoi qu'elle eût près de quarante ans. La Calville étoit plus passée & plus jeune; mais Mademoiselle de saint Alais avec tous les dons de la plus admirable beauté avoit une taille charmante, & un air si doux & si modeste, qu'il étoit impossible de la voir sans amour. Monsieur Darnezan ressembloit un

peu à ces singes qu'on habille pour faire rire le public. Quoi qu'il soit de petite stature, son visage étoit enseveli dans une perruque blonde qui auroit pû servir à un géant. Il avoit la mine Bourgeoise autant qu'il l'est effectivement, & son habit de velours, ni la quantité de point de France qui le paroît ne faisoient pas un effet assez heureux pour le dedommager de l'avarice que la nature avoit eue pour lui.

Je n'avois pas fort étudié l'art de faire des compliments, & j'avoue qu'à vingt-deux ans j'étois encore un peu timide. Il falloit cependant parler à moins que de vouloir paroître la stupidité même, & je tâchai de faire connoître à Madame de saint Alais que je regardois ce jour comme le plus heureux de ma vie, quoi que j'aye bien veu depuis qu'il étoit le plus infortuné. Elle me répondit de la maniere du monde la plus engageante. En parlant à la
mets,

DE BEUCAIRE. 29

mere, je regardois toujours la fille; & je me donnai si bien à elle, que la mort seule peut rompre mon attachement.

On soupa de choses fort delicates, & bien apprêtées. Je ne voyois rien dans cette maison qui ne marquât beaucoup d'opulence, de beaux meubles, quantité de vaisselle d'argent, des domestiques extrêmement propres, & un air de liberalité tout à fait noble. Madame de Calville paroissoit un peu Provinciale faisant de longs recits, & souvent hors de propos. Elle avoit pourtant de l'esprit, & elle sçavoit vivre; mais pour Monsieur Darmezan, il n'ouvroit la bouche que pour dire des pauvretes pitoyables. Madame de saint Alais avoit une grande experience du monde, & avec cela on remarquoit qu'elle avoit beaucoup leu de ces livres qui polissent l'esprit. Sa fille ne disoit guere de choses devant une mere qui paroissoit

B 3 se

se faire craindre ; mais elle s'exprimoit avec beaucoup de grace & de facilité.

Après le souper il fallut jouer à l'Homme. Je m'excusai de tenir les cartes sur ce que je ne sçavois pas assez le jeu : & je me mis de moitié avec Madame de saint Alais, qui s'échauffa si bien qu'elle fit durer le jeu une bonne partie de la nuit. Pendant cela je regardois Mademoiselle de saint Alais. Elle avoit une modestie si naturelle que mes yeux ne rencontroient presque jamais les siens. Enfin voyant que sa mere perdoit, & me croyant plus intéressé que je ne le suis, le bonheur n'est pas le soir du côté de Madame de saint Alais, me dit-elle ; mais, Monsieur, que cela ne vous rebute point, puis qu'il n'en est pas toujours de même. Je suis si satisfait & si glorieux de celui qui me procure aujourd'hui l'honneur de vous voir, Mademoiselle, repris-je, que

que j'en abuserai peut-être plutôt que de n'en pas profiter : & le hazard m'a trop favorisé pour négliger les suites d'une si bonne fortune. Madame de saint Alais fit alors une bête qui la mit si fort en colère, qu'elle jetta les cartes, & querella Darmezan qui jouoit de Turc à More. Je perdis, je payai sans regret. Je fis mes remerciemens à Madame de saint Alais, lui demandant aussi la liberté de la visiter quelquefois : ce qu'elle me permit volontiers. Madame de Calville logeoit à la porte voisine. Nous la remîmes chez elle, & Darmezan me remena dans son carosse.

Je n'avois point encore eu à Paris d'autres inquietudes que celles de manquer d'argent ; mais le souvenir de Mademoiselle de saint Alais m'en donna d'une autre nature. Le temps que j'en fus éloigné me parut d'une longueur excessive. Il me fut impossible de passer plus d'un jour

B 4 sans

sans la voir. Je trouvai beaucoup de monde chez Madame de saint Alais. Elle s'étoit informée de moi, & aprenant que j'étois d'une maison assez illustre, elle redoubla ses civilités. Cette seconde veue perfectionna la passion qui commençoit à me posséder. Mademoiselle de saint Alais me parut admirable en toutes choses, & jamais homme n'a été plus amoureux que je le fus.

Madame de saint Alais qui étoit de ces femmes vives & pénétrantes qui démêlent tout, s'aperceut aisément que j'aimois sa fille, & il ne falloit pas une grande intelligence pour faire cette découverte. Elle en eut du chagrin, non pas parce que j'étois cadet & hai, mais par un intérêt différent. Comme je ne songeois qu'à la satisfaction de mon cœur, je ne m'avifai point d'aller fouiller dans le sien; & je me contentai de chercher à plaire à Mademoiselle de saint Alais. Mes soins

au-

augmenterent , parce qu'on les recevoit sans repugnance ; & je devins aussi assidu que Darnezan dans cette maison. Il ne manquoit pas un jour à voir Madame de saint Alais, dont il étoit amoureux, quoi qu'il eût une femme.

Je vous avoue que, dès la naissance de mon amour, j'aimai avec violence, & que je le dis sans ménagement à Mademoiselle de saint Alais, qui me parut un peu confuse & point du tout irritée. J'aurois mauvaise grace, me répondit-elle, de vous faire un crime des témoignages de votre affection ; mais en vérité, Monsieur, je suis sous un empire si bizarre que je ne sçai ce que je dois souhaiter. Si quelqu'un me veut du bien, ma mere lui voudra du mal. Mon esperance la plus aparente & la plus assurée c'est un Couvent. Voilà le destin inevitable des filles qui ne sont souffertes que parce qu'on leur a donné

B 5 la

la vie, & qu'on ne veut pas se perdre de reputation. Ma sœur qui pouvoit être mon unique consolation en a fait la triste experience. Je m'attens bien d'avoir mon tour, & le bien de nôtre maison qui n'est pas mediocre se dissipera peu à peu suivant le caprice de Madame de saint Alais, qui voudroit que je ne parusse que comme une statue immobile, insensible, ou pour mieux dire, que mon discernement & ma raison se foudissent de telle maniere à ce quelle veut, que je ne pussè jamais rien vouloir. Je ne croyois pas, repliquay-je, qu'on pût être injuste pour vous, & tout mon respect ne scauroit m'empêcher de murmurer contre Madame de saint Alais. Plût au ciel que ma fortune eût quelque égalité avec les sentiments de mon cœur, & que vous y fussiez favorable. Je vous affranchirois bien-tôt d'une condition si contrainte, & vous n'aurez point d'autre maître que
vos

DE BEUCAIRE. 35
vos volontez. Je suis soumise à celles de ma mere, repartit-elle en soupirant, & mon meilleur est de lui obeir, puis que le devoir, l'honneur & la pieté me l'ordonnent.

Une sagesse si peu commune à l'âge de Mademoiselle de saint Alais me la faisoit aimer de plus en plus. Elle s'en aperceut, & je connus qu'elle n'en étoit pas fâchée; mais quoi que je lui pussé dire, elle demeura fortement attachée aux règles severes de cette defférence respectueuse qui la soumettoit aux caprices d'une mere deraisonnable.

Je n'avois point trouvé Madame de saint Alais en arrivant. Elle étoit fortie pour quelque affaire; mais elle nous surprit bien-tôt après: & me voyant seul auprès de sa fille qui tenoit un volume d'Afrée. Monsieur de Chalante vous montre-t-il à chanter matines, lui dit-elle dedaigneusement, & est ce dans un Roman que vous apprendrez à dire vô-

B 6 .tre-

tre chapelet? Je vous attendois; re-
pondit cette belle fille, & comme
vous n'aviez pas deffendu à vos gens
d'ouvrir la porte à vos amis, je n'ai
point chassé Monsieur de Chalante,
que je croi qui en est du nombre.
Vous n'avez sans doute pas été fâ-
chée d'avoir compagnie, poursuivit
Madame de saint Alais; mais quel-
que peine que la solitude vous fasse,
il seroit bon de vous y accoutumer.
Je le sçai bien, Madame, repartit
cette discrète personne, & quand
mon humeur y seroit oposée, ma
raison ne laisseroit par de m'y dispo-
ser.

Pendant ce discours, je regardois
Madame de saint Alais avec des yeux
d'ennemi, & il me fut aisé de m'a-
percevoir que les siens n'étoient pas
de même. Elle me parut vieille,
fletrie, defagreable: & sa rigueur
me fit concevoir une invincible aver-
sion pour elle. Jusques alors j'avois
cherché à lui plaire par mes soins,
&

DE BEUCAIRE. 37

& même par ma dépense que je pouffois un peu trop loin; mais je ne me sentis plus capable que de la mepriser. Elle me demanda, si je voulois être d'une partie qu'elle avoit faite d'aller le lendemain voir sa fille aînée qui étoit Religieuse dans un Convent à six lieues de Paris. Cette proposition me fit fremir dans la pensée qu'elle avoit dessein de mortifier Mademoiselle de saint Alais. Je lui répondis d'un air assez chagrin que je ferois ce qu'il lui plairoit. Elle le remarqua, & ce ne fut pas sans depit. Je pense, me dit-elle en souriant malicieusement, que les Convents vous font peur, & que vous ne prenez pas autant de plaisir à les visiter que Mademoiselle de saint Alais en trouve à lire l'As-trée. Je vous prie ne la degoutez pas du Cloistre, puis qu'on ne sçait ce qui peut arriver. Mademoiselle de saint Alais n'est point du tout faite pour un Convent, repondis-je,

B 7

&c

& sa beauté toute extraordinaire doit éclater en d'autres lieux. Quoi! poursuit Madame de saint Alais, vous croyez qu'il n'y a que des visages defectueux & des corps contrefaits qui se doivent consacrer à Dieu? Ce seroit en verité un beau sacrifice que de lui offrir de telles victimes. Je sçai bien, Madame, continuay-je, que si en meprisant les dons de la nature, Mademoiselle de saint Alais vouloit absolument s'enterrer toute vive, il faudroit attribuer ce mouvement à une cause divine, & ne s'y pas opposer; mais si elle ne hait point le monde, n'y auroit-il pas de la barbarie à l'en arracher malgré elle? Les filles ne sçavent pas ce qui leur est bon, reprit Madame de saint Alais, & l'expérience rend une mere plus clairvoyante. Mais, Madame, interrompis-je, vous voudriez donc vous priver de tous vos biens, & de deux personnes aimables, qui vous doi-

vent

DE BEUCAIRE. 39
vent être bien chères, n'en réserver aucune auprès de vous. Je prendrai peut-être le même parti, poursuivit-elle. Ah! Madame, m'écriai-je, ne vous soyez pas si cruelle, & demeurez comme vous êtes. Faisons demain nôtre promenade, ajouta-t-elle en souriant, & menons Alexis chez les Carnutes. J'étois si troublé de ce que je venois d'entendre, que je me retirai peu de temps après plein de confusion. Après avoir passé la nuit dans une grande agitation, je retournai le matin chez Madame de saint Alais; & nous fumes au Convent, Darmezan faisant le quatrième.

Quoi que Mademoiselle de saint Alais me parût plus belle que son aînée, je ne laissai pas de trouver que la Religieuse l'étoit extrêmement. Elle avoit une modestie sans affectation tres-convenable à son état; mais on ne laissoit pas de remarquer dans sa tranquillité aparente un fonds de

40 LA FOIRE
de melancolie qui faisoit pitié. Sa
mere qui ne la craignoit plus se tuoit
de la caresser. Elle témoignoit beau-
coup d'amitié à sa sœur : & Made-
moiselle de saint Alais ne pouvoit
retenir ses larmes en la regardant.
Madame de saint Alais la Religieu-
se me fit un accueil tout obligeant.
Sa mere lui avoit aporté des colifi-
chets de Beguine comme on fait
des poupées aux petites filles pour
les amuser , c'est à dire plusieurs
images , un benitier , & d'autres
choses de cette nature. On man-
gea au parloir , & pendant le temps
que nous y fumes , j'eus incessam-
ment les yeux attachez sur la victi-
me sacrifiée ; & sur celle que l'on
vouloit immoler. Quand il falut
partir , je fis mes compliments à
Madame de saint Alais la Religieu-
se , qui les receut fort agreablement.
Vous aurez dans peu compagnie ,
lui dit sa mere , dans le dessein de
me percer le cœur , preparez de
bon-

DE BEAUCAIRE. 41

bonnes leçons & de pieux exemples pour celle que je vous destine, & montrez par vôtre conduite que vous n'avez pas donné un cœur partagé au Seigneur. Ces paroles m'accabloient, j'entendois assez ce qu'elles vouloient dire, & j'en fus si touché, que je ne parlai presque pas le reste du jour, laissant à l'éloquence de Darnezan le soin de la conversation.

Comme c'étoit un devoir que mon amour m'imposoit d'aller tous les jours chez Madame de saint Alais, après avoir passé une mauvaise nuit, j'attendis à peine l'heure ordinaire pour faire ma visite. Je trouvai Mademoiselle de saint Alais seule; mais si triste que mon chagrin en augmenta. Nous parlames du malheur qui la menaçoit, & j'exagerai avec tout l'emportement d'un véritable Amant à quel point il pouvoit m'être funeste. Elle combattoit doucement mes transports ;
mais

mais elle ne laissoit pas de paroître affligée. Ce n'est pas, me disoit elle, que je sois des plus attachées au monde, & je n'y ai jamais eu de plaisirs assez tranquilles, pour ne pouvoir le quitter sans douleur ; mais j'avoue que le Cloître m'épouvante, & j'admire la constance de ma sœur qui malgré sa repugnance que je sçai n'avoir pas été moindre que la mienne, supporte son état avec tant de moderation. En cela je ne croi pas que mes forces puissent égaler les siennes, & si je ne meurs pas de deplaisir, il arrivera peut-être quelque chose de pis ; mais, repondis-je, quel caprice intolerable peut obliger Madame de saint Alais à choisir pour vous une retraite éternelle preferablement à une condition qui vous convienne ? Comme l'établissement d'une Demoiselle n'est pas toujours conforme à son inclination, reprit-elle en rougissant, je ne serai peut-être pas plus.

DE BEUCAIRE. 43
plus malheureuse en religion, que
dans les sociétés publiques. Quoi !
poursuivis-je, un homme qui vous
aimeroit avec fidélité ne pourroit-il
pas toucher votre cœur ? Ce que
vous dites se trouve mal aisément,
poursuivit-elle, Hélas ! interrompis-
je, vous l'avez trouvé en moi, &
si j'avois assez de bien ne manquant
point de qualité, je me serois exposé
il y a long-temps à une recherche
déclarée. Le bien n'y mettroit
point d'obstacle, si je dependois de
moi, reprit obligamment Made-
moiselle de Saint Alais ; mais j'en
prevois d'autres qui me rendront
fort misérable, & qui vous empê-
cheront d'être heureux, si vous avez
véritablement de l'affection pour
moi : & puis qu'il faut soulager mon
chagrin par une franchise peut-être
indiscrette, je vous dirai que je me
suis aperçue depuis long temps que
ma mere vous aime autant que Dar-
mezan croit en être aimé. Elle
n'igno-

n'ignore pas que vous me voulez du bien. En faut-il davantage pour l'obliger à me mettre auprès de ma sœur ? Quoi ! Mademoiselle, repliquai-je , frappé de ce discours, Madame de saint Alais me feroit tant de mal pour me vouloir trop de bien ? Quoi ! j'aurois vôtre peine à me reprocher, quoi que j'en fusse fort innocent ? Si vous vouliez prévenir les événements fâcheux, vous n'aurez qu'à souffrir que je vous menasse en Languedoc. Ma mere m'aime assez pour me favoriser en tout. Ah ! Monsieur, s'écria Mademoiselle de saint Alais, quand la mienne seroit mille fois plus déraisonnable, & qu'au lieu d'un Couvent, elle me destineroit un cachot, je ne me laisserois jamais enlever, & j'aime beaucoup mieux vivre misérable, que de mériter de l'être. Je vous demande pardon, Mademoiselle, repondis-je, voyant bien que je l'avois fâchée, & quoi que
ce

DE BEUCAIRE. 45

ce parti fût le plus doux pour moi, j'y renonce, puis que vous ne l'approuvez pas. Mais que deviendrai-je ? & comment pourrai-je vivre sans vous ? Vous vous y accoutumerez, reprit-elle, & quelques jours vous guériront. Comme j'allois répondre, sa mere entra avec la Calville & Darnezan. He bien ! Sophie, dit-elle à Mademoiselle de saint Alais, vous n'aurez plus désormais le cœur si gros ni les paupieres si humides, puis qu'au lieu d'un Couvent on va vous donner un mari, qui vous fera beaucoup d'honneur, & qui vous mettra bien à votre aise. Il n'est pas si beau ny si jeune qu'Adonis ; mais comme vous n'êtes pas si coquette que Venus, vous mépriserez sagement la bagatelle pour vous attacher au solide. Ce discours fit rougir Mademoiselle de saint Alais ; & il fut aisé de connoître son trouble & le sien. Je croi, Monsieur de Chalante, me dit la mere
d'un

46 LA FOIRE
d'un air assez fier que vous êtes
d'humeur à vous affliger de tout. Si
on veut mettre Mademoiselle de
saint Alais en Religion, ce dessein
vous fait dresser les cheveux à la
tête. Si on parle de la marier, il
semble que le tonnerre vous me-
nace. Est-ce là être de nos amis?
Que voulez-vous que nous en fa-
sions? Elle ira dans votre Provin-
ce. C'est au Marquis de Montalan
que je la marie; & sa fortune fera
assez belle pour devoir nous rejoindre
tous. Le Marquis de Montalan ;
repris-je, est véritablement un grand
Seigneur; mais outre son âge que
l'on peut appeler decrepit auprès de
celui de Mademoiselle de saint Alais,
on dit en Languedoc que c'est l'hom-
me du monde le plus mal bâti. He!
qu'importe ajouta-t-elle, puis que
ces desordres de l'âge & ces défauts
de la nature sont récompensés par
une qualité éminente & par des
biens excessifs. Le Marquis de
Mon-

Montalan n'a point d'enfans de son premier mariage; il n'a point d'ailleurs d'heritiers qu'il soit obligé de considerer : voilà ma fille riche à jamais , & nous sommes bien redevables à Monsieur Darnezan qui lui procure cette fortune. J'ai donné ma parole , nous partirons au premier jour pour mener l'Epousée, & je vous invite au voyage & à la nôce.

Jamais on n'a souffert ce que je souffrois alors , & jamais on n'a été dans une consternation semblable à celle de Mademoiselle de saint Alais, qui paroissoit muette & changeoit incessamment de couleur. Mais vous ne parlez point, lui disoit sa mere. Quoi! vous allez être maîtresse de vos actions: vous ne craignez plus le Couvent qui vous donnoit tant de terreur, & vous paroissez insensible? Un Marquisat & de grands biens sont pourtant des choses assez rejouissantes, & il me semble que vous de-

devriez montrer moins d'indifference pour de si precieux avantages. Madame, repondit Mademoiselle de saint Alais, comme je ne dois vouloir que ce que vous voulez, il faut s'il vous plaît que vous vous repondiez pour moi. Je vous obeirai avec soumission, & je pense que vous n'en demandez pas davantage. Si je m'abandonnois à la joye, vous pourriez m'accuser de dureté, & la melancolie n'est pas un crime, quand on doit changer de condition. Je ne doute point, repondit Madame de saint Alais, que Monsieur de Chalante qui est jeune; ne vous exagere la vieillesse du Marquis de Montalan; mais que cela ne vous degoute point, puis que vous serez plus heureuse dans la societé d'un homme sage qui n'aimera que vous, qu'avec quelque jeune étourdi qui vous flateroit un jour, & qui vous mepriseroit mille. Après cela on ne parla plus que du depart de
Ma-

Mademoiselle de saint Alais. Le vieux Marquis la devoit attendre à Lion, & Darmezan qui avoit soudement trainé cette affaire, ne la déclara que, lors qu'elle fut assurée. Il étoit bien aise d'éloigner une fille qui commençoit à voir trop clair, & qui n'étoit pas d'humeur à donner les mains aux sotes intrigues de sa mere. La retraite de l'aînée avoit déjà tant fait murmurer qu'ils trouverent plus à propos de marier la cadette, & Darmezan qui connoissoit le Marquis de Montalan, lui mit d'autant plus aisément ce mariage en tête qu'il l'avoit prié plusieurs fois de lui chercher une femme.

Je ne vous dirai point de quels yeux nous nous regardions Mademoiselle de saint Alais & moi. Notre peine étoit reciproque. J'eus occasion de l'entretenir en particulier, & de lui exprimer ma douleur. Elle ne me cacha point la sienne ;
 C mais

50 LA FOIRE
mais elle agit avec tant de discretion, que j'en devins plus amoureux.

Le temps du depart arriva : Madame de saint Alais qui ne donnoit que des habits pour dot à sa fille, voulut par politique qu'ils fussent des plus beaux, & comme Darmezan aidoit à les choisir, il est à croire qu'il les paya.

Pendant ces preparations, j'étois comme un veritable fou : je tombai dangereusement malade. Madame de saint Alais qui l'aprit, ne fit point de difficulté de me visiter, & même de le faire seule. J'avois une grosse fièvre que sa présence augmenta. Elle s'assit auprès de moi. Ceux qui me servoient s'éloignerent, & ne pouvant être entendue, je vous trouve, me dit elle en me touchant le pouls, dans un état qui m'afflige. Je croyois que vous feriez de nôtre voyage ; mais il n'y a guere d'aparence ; & je ne vous
lais-

DE BEUCAIRE. Et
laisserai point malade sans emporter
beaucoup d'inquietude. Ne puis-
je pas vous rendre quelque service?
Je vous remercie, Madame, repris-
je, & je n'ai plus besoin que des
personnes qui peuvent m'aider à bien
mourir. Vous n'êtes pas si près de
la mort que vous dites, poursuivit-
elle, & je ne pense pas aussi que
vous ayez sujet de la desirer. Je
viens ici pour vous parler à cœur
ouvert. Je sçai que vous aimez ma
fille, mais aprenez que je vous ai-
me aussi. Je jouis sans mauvaises
affaires d'une fortune assez belle:
ma personne n'est point rebutante,
ni ma condition telle qu'on ne s'en
puisse faire honneur. Vous êtes
cadet, vous dependez d'un pere qui
vous hait, & si vous voulez m'é-
pouser, je vous mettrai en état de
vous passer aisément de lui. Gueris-
sez donc, je vous conjure, dès que
j'aurai mis ma fille entre les mains
de Monsieur de Montalan, je re-

C 2 vien-

viendrai exécuter ce que je vous propose.

Ces paroles au lieu de me donner quelque estime pour Madame de Saint Alais, ne m'inspirèrent que du mépris. Ce qu'elle m'offroit auroit pu entester un autre; mais j'aurois sans nul intérêt: & ces avances qui me paroissent basses & hardies, acheverent de me rendre cette femme insupportable. Si j'avois été maître d'une Couronne, lui répondis-je, je l'aurois mise sur la tête de Mademoiselle de Saint Alais, ne possédant rien je me trouve fort indigne d'elle, & je ne me reconnois pas plus digne de vous. Ainsi, Madame, je n'abuserai point de votre bonne volonté, & je m'abandonnerai à mon mal, & à mes cruels déplaisirs. Comme elle étoit sur le point de me répondre, le Medecin qui me traitoit entra: me voyant fort ému, il pria Madame de Saint Alais de se retirer. Elle le fit avec
un

DE BEUCAIRE. 53

un peu de peine. Le soir elle envoya savoir de mes nouvelles qui se trouverent mauvaises, & le lendemain elle partit pour Lion avec sa fille & Darmezan qui defrayoit tout. Je l'apris avec les sentimens que vous pouvez penser, si vous avez l'ame tendre. J'en fus beaucoup plus mal; enfin je gueris malgré tout mon chagrin, & ne voulant pas attendre Madame de Saint Alais à Paris, dès que je pûs sortir, je me mis dans la Diligence, & j'arrivai à Lion un mois après le mariage de Mademoiselle de Saint Alais. Sa mere sur des pretextes qu'elle inventa, ne voulut point aller en Dauphiné. remettant sa visite à la belle saison, & le vieux Marquis mena sa femme chez lui.

Tout le monde s'étoit étonné de voir une personne si jeune & si charmante associée à un homme si defaigreable & si decrepit. Je ne savois à quoi me determiner. J'avois dans l'ame une douleur qui me déchiroit.

C 3 Je

54 LA FOIRE

Je ne pouvois par aucun moyen m'introduire chez le Marquis de Montalan que je ne connoissois pas, & je ne savois même, quand j'aurois pû le faire, si la Marquise y auroit consenti, n'ignorant pas tous ses scrupules. Cependant je mourais d'ennui. M'en retourner chez mon Pere, c'étoit un triste reduit, & après avoir bien consulté mes forces, je trouvai que je n'en avois pas de suffisantes pour soutenir long-temps l'absence de Madame de Montalan. Elle étoit dans une belle Terre qu'a son Mari au voisinage de Grenoble, où l'art a perfectionné mille beautez de la nature. C'est un vrai Palais enchanté ; mais que la mauvaise humeur du maître rend tout-à-fait inaccessible. Je cherchai cependant à surmonter ces difficultez, & je le fis, long-temps inutilement. Madame de Montalan ne va pas même à l'Eglise, ayant sa Chapelle dans le Château. Ses promenades sont

DE BEAUCAIRE. 55
sont bornées dans l'espace d'un Jardin. Grenoble ny aucune autre Ville du voisinage ne l'a point encore veüe ; mais j'appris une chose qui me fit esperer. On me dit que le Marquis de Montalan vouloit faire peindre une Galerie achevée depuis peu, & qu'afin de ne pas voir traîner l'ouvrage, il employeroit plusieurs Peintres sous un habile maître qui venoit d'Italie. J'en fais assez pour executer ce qu'un autre imagine, & je crus que je me pouvois offrir. La démarche étoit hardie, & peut-être temeraire ; mais c'étoit la seule que je pouvois faire utilement. Je fus donc trouver le Peintre : je lui fis voir dequoi j'étois capable, & je m'engageai à lui pour trois mois à un prix si mediocre, qu'il ne m'auroit pas rebuté, quand j'aurois été plus ignorant. J'entrai donc sous ce maître chez le Marquis de Montalan, où nous devions être logez & nourris. Ce

ne fut pas sans de grandes émotions; mais elles redoublèrent étrangement, lors que je vis l'heureux Epoux de l'aimable Mademoiselle de saint Alais. Imaginez-vous qu'il passe soixante & dix ans, qu'il a le corps gros, les jambes courtes, les épaules hautes, la tête petite, la bouche fendue jusques aux oreilles, le nez d'une longueur demesurée, les joues creusées, & les yeux louches, rouges & enfoncés. Ne croyez pas que ce soit le chagrin d'un rival malheureux qui parle. Non, je vous proteste que c'est la pure verité; avec cela Monsieur de Montalan est sourd, il begaie, & son esprit mal tourné convient tellement à sa figure de bamboche que rien au monde ne peut être mieux assorti. Voilà pourtant le mari de la plus belle femme de France. Rougemare, c'est le nom du Peintre qui m'employoit, lui dit que j'étois un de ses meilleurs garçons. Le premier jour je ne vis
point

point Madame de Montalan qui ne sortoit guere de sa chambre, & je n'osai me hasarder à la chercher; mais le ciel qui eut pitié de mon ennui, envoya une violente atteinte de goutte au Marquis. Elles lui étoient fréquentes, & celle-là fut des plus longues & des plus vigoureuses.

Comme le sujet des Tableaux étoit au choix de Rougemare, il en disposa plusieurs de l'histoire Sainte, & je lui proposai celui de Susanne qu'il mit entre les autres. Si nous pouvions avoir un moment la vue de Madame la Marquise qu'on publie si parfaite, me dit-il, je tâcherois de donner son visage à cette illustre femme, & moi repris-je en souriant, j'imiterois, s'il m'étoit possible, celui de Monsieur le Marquis dans les vieillards. Le respect que je dois à sa qualité ne peut pas m'empêcher de dire qu'il a tout l'air d'un vieux bouquin; & si sa femme,

C 5 est

58 LA FOIRE
est aussi belle qu'on le dit, je la trouve bien mal partagée. Il est si riche & si grand Seigneur, repartit Rougemare, que cela diminue ses défauts, & les Dames ne s'attachent aujourd'hui qu'à ce qui fait de l'éclat dans le monde. Comme nous parlions de cette sorte en peignant toujours, nous vîmes entrer deux femmes, c'étoit Me. de Montalan & une fille qui la servoit avant son mariage, qui ne m'étoit pas inconnue; mais qui avoit été indisposée depuis que j'étois dans la maison. Je n'ai jamais rien vu de si touchant que la Marquise me le parut alors. Elle étoit négligée; mais propre & magnifique; un peu pâle & languissante, & lassa d'entendre plaindre son magot. Elle venoit pour les desseins de Rougemare, pour se dessemuyer un moment. Quelle fut sa surprise, lors qu'elle me reconnut! Elle pensa faire un cri qui nous auroit trahis; mais la crainte lui en ôtant la force, elle ne fit que soupirer,

DE BEUCAINE. 59
pirer, & s'apuyant sur sa Suivante,
Duparc lui dit-elle, je me trouve
fort mal: retournons promptement
dans ma chambre. A ces mots elle
fortit dans le moment, & je ne la vis
que comme un éclair. Cette apari-
tion si subite & si tôt dissipée me
mit tellement hors de moi, qu'il fut
aisé au Peintre de remarquer mon
désordre. Je pense, me dit-il, que
vous êtes malade comme Madame
de Montalan: & si vous l'aviez vüe
davantage, je dirois que vous en
êtes amoureux. Ce discours me fit
rentrer en moi-même. J'y répon-
dis en raillant, quoi que je fusse dans
une inquietude inconcevable. Par
bonheur il étoit samedi, nous quitta-
mes l'ouvrage de bonne heure. Je
m'informai de quelques domestiques
de la santé de Madame de Monta-
lan. Ils me dirent qu'elle se por-
toit mieux. J'en passai la nuit plus
tranquillement. Elle m'avoit vu,
c'étoit beaucoup. Le lendemain
C 6 nous

nous fumes à la Messe dans la Chapelle. Duparc me dit avec précipitation, trouvez-vous après dîner dans la petite allée du Jardin qui regarde vers Grenoble; on veut vous y parler. Elle passa ensuite, & je ne songai plus qu'au rendez-vous.

Je ne manquai pas de me trouver au lieu qu'on m'avoit prescrit, & même plutôt qu'il ne falloit. Après y avoir attendu long-temps, Madame de Montalan parut, & Duparc avec elle. Je vous avoue que je me trouvai à peine la force de faire un pas, & qu'elle s'avança plus aisément que moi. Je croyois, me dit-elle, dès que je la pus entendre, que vous deviez avoir assez de raison & d'équité pour me ménager en l'état où je suis; mais je m'aperçois avec douleur que vous n'avez que de la folie: & peut-être un dessein formé de me perdre. Madame, interrompis-je, dites que je n'ai qu'un amour désespéré qui me rend le plus misérable

DE BEUCAIRE. 61
rable de tous les hommes. Vous voyez bien que dans cette folie que vous me reprochez, je me suis assez menagé, & le parti que j'ay pris m'humilie extrêmement. Je cherche à vous voir. Est-ce un si grand crime? Oui, continua-t-elle, & les suites de cette entreprise me font trembler. Je ne suis point d'humeur à fournir au siècle la matière d'un Roman. J'aime l'honneur, je crains la honte, & si j'ay quelques sentimens opposés à mon devoir, j'en ferai peut-être assez la maîtresse, pour persuader aux honnêtes gens que je méritois un meilleur sort que le mien. Quoy! Monsieur de Châlante, vous m'avez dit que vous m'aimiez, & vous voulez me noircir dans le monde! Que penseroit ma mere avec sa severe rigueur, si elle savoit ce qui se passe? Que diroit le Marquis de Montalan, s'il aprenoit qu'un homme de vôtre condition s'erige en Peintre pour son service,

C 7 afin

62 LA FOIRE

afin d'avoir occasion de me parler ?
Et que penseroit enfin toute la terre
de cette action inconsiderée ? c'est
assez que je sois malheureuse. Au
nom de Dieu laissez moi innocente,
Et que cet avantage me console du
moins dans les peines infinies que je
souffre. Retirez-vous, je vous con-
jure, & ne me contraignez pas à
me servir du credit que j'ay ici pour
vous y obliger. Je suis encore assez
coupable de vous parler, après ce
que vous faites. Qu'il vous fuffise
que ma misere est plus déplorable
que la vôtre, & qu'à moins que d'être
barbare, on doit me plaindre,
& non pas m'offenser.

Madame de Montalan réussissoit
bien mal dans son dessein, en me
parlant avec tant de sagesse. Ma
passion qu'elle prétendoit affoiblir,
prenoit de nouvelles forces, & ses re-
medes me paroissent empoisonnez.
J'aurois mieux mourir, lui dis-je,
que de vous donner lieu de vous plain-
dre

DE BEAUGAIRE. 63
de mon respect, mais, Madame, de
quoi pouvez-vous m'acuser? On vous
donne à un monstre de la nature qui
devroit plutôt être associé à une fu-
rie qu'à une merveille comme vous;
& vous voulez que je regarde ce pro-
dige avec indifférence. Mais pen-
sez-vous, interrompit-elle, que ces ex-
pressions emportées me puissent plai-
re? Que je sois à un Monstre ou à
un homme, je ne saurois plus être
à vous: & toutes vos invectives ne
m'éloigneront point de mon devoir.
Ce que j'ai promis je le tiendrai aussi
exactement, que si mon partage étoit
le choix de mon cœur. C'est assez
de vous le dire une fois. Allez cher-
cher un repos que vous ne pouvez
trouver ici, & je tâcherai à vivre
exempte de reproches. Vous vou-
lez donc que j'aie mourir desespé-
ré, repliquai-je; je veux sans doute
que vous partiez, reprit-elle, mais
je ne veux pas que vous mouriez:
& j'ai lieu de croire qu'on ne meurt
pas

pas pour les déplaisirs les plus douloureux, puisque je fais encore au monde, après avoir tant souhaité d'en sortir. Avez-vous quelque exemple de votre procédé? il ne s'en trouve que dans des fables. Vous ne m'avez jamais aimé, poursuivis-je fort tristement. La qualité d'Amant ajouta-t-elle, ne vous donne pas celle de Confesseur: & ce n'est point devant vous que je dois m'accuser du passé. Ma condition présente me prescrit des loix qui ne vous sont pas inconnues. J'ay une mere qui toute éloignée qu'elle est embrasseroit avec joye les occasions de me mal-traiter; & qui ne se feroit point un scrupule de me déchirer la premiere. J'ay un mari qui ne seroit que trop susceptible de mauvaises impressions: & puis que vous ne m'épargnez pas, quand je ne puis plus rien pour vous, c'est à moi à me menager. Le plus grand de mes ennemis, c'est mon cœur, & je

DE BEUCAIRE. 65
je ne dois point le flater, puis qu'il vous est si favorable. Quand sa foiblesse éclateroit ; & que je paroît-rais bien criminelle, vous n'en seriez pas plus heureux. Si j'avois pû me choisir un mari, la mediocrité de vôtre fortune n'auroit point rebuté mon inclination : & vous l'aurez emporté sur tout autre. Mais on m'a donné à Monsieur de Montalan. Je ne pouvois desobéir sans honte : & si je me suis soumise à contrecœur, je dois soutenir de bonne grace un état assez triste pour donner de la compassion aux personnes les plus dures. Insensiblement je m'engage à vous parler plus qu'il ne faut. C'est un vieux reste de corruption dont je me punirai en vous quitant. Adieu, songez que vous êtes d'un sang noble, & que vous faites un personnage indigne de vous. A peine eut-elle achevé ces dernières paroles, qu'elle s'éloigna, sans que j'eusse la force de faire un pas.

pas. Son obstination me faisoit soupirer ; mais sa vertu me confondoit : & après de fâcheuses reflexions, je conclus qu'il falloit céder à des raisons si judicieuses. Ce ne fut pas sans verser des larmes que je résolus d'obéir. Je passai une nuit cruelle, & je voulus donner une Lettre à Duparc pour sa maîtresse ; mais elle refusa de la prendre. Enfin seignant une affaire pressée, je me degageai d'avec Rougemare, & je fus chez ma sœur qui ne m'attendoit pas. Elle me reçut avec des témoignages d'amitié qui m'auroient consolé, si j'avois été consolable. Elle me dit que ma mere étoit fort en peine de moi. Je ne vis point mon beau-frere que quelques affaires arrêtoient à Grenoble. Ma sœur aprit mon aventure, & me plaignit. Après avoir passé huit jours auprès d'elle, je me rendis à Beziers. Ma mere parut transportée de joye à mon retour ; mais je ne m'aperçus pas que ma lon-

longue absence eût attendri mon Pere. Je songeois à prendre un parti pour m'employer avec honneur. La paix étoit par toute l'Europe, & je me déterminai au Voyage des Indes, dessein desespéré que j'aurois executé sans le changement qui arriva dans nôtre maison en moins de deux mois. Mon frere tomba malade, & mourut en peu de jours. Mon Pere lui survécut peu, & je me vis tout d'un coup maître d'un grand bien, & en pouvoir de rendre Mademoiselle de Saint Alais fort heureuse, si elle avoit été libre. Il falloit songer à mes affaires; mais quel ordre y pouvois-je apporter dans le trouble continuel où je suis? J'ai tout abandonné à ma mere, & plus amoureux que jamais, je suis venu ici sans savoir ce que j'y cherche, ny pourquoi j'y viens. Voilà ce que j'avois à vous dire & quel est l'état de ma vie.

Le Marquis de Chalante cessa de parler

parler, & Riberac lui dit que véritablement il le trouvoit fort à plaindre, puis-qu'il ne pouvoit vaincre une passion sans espoir. J'ai mes peines, continua-t-il, qui ne sont pas petites; mais au moins il n'y a point d'impossibilité à mon bonheur; & je n'aurois rien à desirer, si je pouvois persuader une incrédule. Ma personne ne déplaît point: mes services sont bien reçus: ma recherche est approuvée par une famille entière; cependant je ne saurois obtenir de celle que j'aime cet aveu d'épouser que tant de femmes accordent si facilement. Mademoiselle d'Elbiac est à Beaucaire & même dans cette maison: vous la verrez, & vous pourrez juger ensuite, si mes affections sont bien placées. Hélas! répondit Chalante, quel plaisir pour vous de voir & d'être veu sans craindre une mère jalouze & un mari bizarre! Vous plaidez, dites-vous; on vous protège,

DE BEUCAIRE. 69
ge, & de simples doutes vous em-
barassent. Un instant put changer
la face de vos affaires; mais il fau-
droit peut-être bien des années pour
rendre Madame de saint Alais rai-
sonnable, & pour mener Montalan
en l'autre monde. Tant qu'il vi-
vra, je n'ai rien à prétendre, & c'est
une chose cruelle que de n'oser en
conscience lui souhaiter la mort. Sa
femme est d'autant plus digne de
pitié, qu'elle sacrifiera toujours son
repos à la gloire. Comme la vie est
peu certaine, interrompit Riberac,
Madame de saint Alais & Montalan
peuvent mourir. Ils le peuvent sans
doute, reprit Chalante; mais en
vérité c'est un secours auquel je ne
pense pas, & que je n'appellerai ja-
mais.

Comme ils parloient de cette for-
te, on entendit un grand bruit dans
la rue: & mettant la tête à la fe-
nêtre, ils virent deux carrosses accro-
chez l'un à l'autre par les roués, &
des

70 LA FOIRE
des pages & des laquais qui affom-
moient un des cochers. Chalante
ne fut pas peu ému, lors qu'il ré-
connut les couleurs du Marquis de
Montalan, & ses armes sur le carof-
se. Il n'en fallut pas davantage pour
le faire voler en bas. Riberac le
suivit & en aprochant des caroffes,
Chalante vit la jeune Marquise au-
près de son vieux mari. Elle re-
marqua d'abord son Amant, &
cette veue qui devoit lui donner de
la joye, ne fit que l'affliger. Cha-
lante & Riberac calmerent le def-
ordre, & le pauvre battu en eut
pour plusieurs contusions. Il me-
noit trois Religieuses, une vieille &
deux jeunes qui acompagnées d'un
Prêtre passoient par Beaucaire, cu-
rieuses de voir la Foire en allant aux
eaux de Balaruc proche de Mont-
pellier. Comme les gens du Mar-
quis de Montalan avoient tort, il
fit des excuses au Nones. Les ca-
rosses étoient rompus: il fallut s'ar-
rêter

DE BEUCAIRE. 71
rêter en ce lieu. Les femmes descendirent. Madame de Montalan épouvantée de la veüe du Marquis de Chalante en avoit à peine la force. Il ne laissa pas de lui donner la main benissant ce petit desordre ; mais où allez-vous , lui dit-elle ? Voulez-vous me desesperer , & ne craignez vous point de me perdre ? Je ne vous cherchois pas , Madame , reprit-il ; mais lors que ma bonne fortune vous conduit ici , voulez-vous que je ferme les yeux pour ne vous voir pas ? Parlons plus bas , ajouta la Marquise , ou plustôt ne parlons point du tout , puis que nous ne sçaurions rien dire de raisonnable. Quoi ! toujours scrupuleuse jusques à l'excez , reprit Chalante , & jamais pitoyable. A ces mots ils entrerent dans une salle basse. Le vieux Marquis qui avoit la veue tres-mauvaise ne reconnut point du tout Chalante , & se croyant redevable à sa civilité , il le salua fort humaine-

72 LA FOIRE
nement. Les Religieuses furent amenées par Riberac. Les deux jeunes étoient parfaitement bien faites. On n'épousa point la querelle des valets. Chacun se fit des honnêtetez. On crut d'abord que le Marquis de Montalan étoit l'Ayeul de sa femme, & quoi qu'elle fût inquiète, jamais une beauté n'a paru avec tant d'éclat.

Chalante s'attacha fort à parler au vieux Marquis, & il agit si adroitement, qu'il l'engagea à demeurer dans cette maison aussi bien que les Religieuses, trouvant le moyen de tout loger en se resserrant. Le jeune Marquis donna les ordres pour regaler toute cette Compagnie. Madame de Montalan paroissoit immobile, & son Amant qui l'observoit, n'avoit pas lieu d'expliquer ce silence à son désavantage. Les Nonnes qui ne parlent guere dans leur Cloître ne donnerent alors carrière. Les jeunes étoient des filles de qualité

DE BEUCAIRE. 73

lité qui n'ayant pas choisi leur état
laissoient souvent traîner la croix
qu'on pretendoit qu'elles portassent.
Quel sacrilege de mettre sous un
joug si rigoureux des ames disposées
à toute autre chose ! L'une s'apel-
loit Tori & l'autre Verdezi ; la pre-
miere étoit fort brillante & l'autre
paroissoit reveuse. Le feu qui for-
toit des yeux de Tori cherchoit à
embrafer des cœurs ; mais Chalante
& Riberac qui avoient leur portion
d'amour laissoient dissiper ces étin-
celles sans en être atteints.

Pendant que Madame de Monta-
lan soutenoit la conversation autant
que son inquietude lui pouvoit per-
mettre , Riberac songeoit à son
obstinée qui parut enfin avec Ma-
dame de Bobigny, sa sœur, & le
mari de cette derniere qui étoit un
homme tout plein de merite. Ces
Dames saluerent la Marquise, & les
Religieuses & elles se trouverent
toutes si belles, qu'elles se louerent
D long-

long-temps reciproquement.

En attendant le dîner on parla d'aller à la Messe, & ce fut comme une petite Procession qui sortit de l'Hôtellerie. Le Marquis de Chalante quelque preoccupé qu'il fût, trouva que Riberac avoit fait un digne choix. Monsieur de Montalan & le Prêtre conduisirent les Religieuses. Chalante aida à marcher à la Marquise, & Riberac donna la main à Madame de Bobigny & à Mademoiselle d'Elbiac : l'Eglise n'étoit pas loin. La Messe fut courte, mais au retour la vieille Religieuse que Monsieur de Montalan n'avoit pas la force de soutenir fit un faux pas & se demit le pié. Les jeunes qui en rioient peut-être dans leur ame, s'empresèrent par politique à la servir. On la porta sur un lit : son pié fut remis : elle cria beaucoup : enfin on servit à dîner. Tout ce monde mangea à une même table. Le repas fut magnifique.

Les

DE BEAUCAIRE. 75

Les Amans se repûrent de desirs ; mais le vieux Marquis qui n'en avoit plus mangeant outre mesure des viandes & des fruits , & buvant par dessus tout cela à la glace par pure volupté, le paya chèrement, & se fit assez malade pour priver sa femme des plaisirs de la Foire. Après le diner, il fut saisi d'un grand frisson. La fièvre vint ensuite : on le coucha & malgré les soins empressez & sinceres de sa charmante Epouse, ceux de tous les Medecins de Beaucaire qui furent apellez , il mourut en vingt-quatre heures avec assez de raison pour donner à sa femme tout le bien dont il pouvoit disposer.

Cet incident n'obligea point Madame de Montalan à s'émanciper, & si elle n'avoit rien qui tendît au desespoir, toutes ses actions étoient pleines de bienfaisance & de régularité. Madame de Bobigny, Mademoiselle d'Elbiac & les Religieuses

les ne la quitterent pas. Chalante, Riberac, Bobigny & l'Eclesiastique agissoient comme de fort honnêtes gens devoient faire. Le prudent Chalante qui connoissoit si bien Madame de Montalan n'avoit garde de lui montrer trop de joye, ni de lui rien dire qui la pût fâcher. Tout s'empressoit pour consoler la belle veuve. La vieille Religieuse prioit Dieu pour l'ame du defunt, & l'Hôtellerie étoit en deuil, pendant que tout le monde se divertissoit à Beaucaire, & on donna ordre à faire embaumer le corps du Marquis de Montalan pour le porter chez lui, & Mademoiselle d'Elbiac qui aimoit les plaisirs en prenoit avec les jeunes Religieuses. Riberac s'y mêloit, & insensiblement Madame de Montalan vit souvent le Marquis de Chalante seul auprès d'elle. Comme elle l'avoit bien aimé, & que cette tendresse subsistoit toujours, elle compta exactement les nouveaux

DE BEAUCAIRE. 77
veaux soins qu'il lui rendoit, & n'ayant rien à se reprocher à l'égard de son mari, elle ne crut pas offenser son devoir en écoutant alors une inclination innocente. Vous avez ici d'ennuyeuses occupations, lui dit-elle, pendant que vous y en pourriez trouver de plus agréables. Je suis assez persuadée de votre générosité pour croire que vous ne vous rejouissez point de ce qui doit m'affliger, mais il ne faut pas que j'en abuse; & au lieu de garder un mort & de ne voir qu'une femme en deuil, vous pourriez vous divertir dans ce grand concours de monde qui remplit à présent Beaucaire. Comme mon deuil est presque aussi récent que le vôtre, Madame, répondit Chalante, les choses mélancoliques me conviennent. Mais ne suffit-il pas que vous soyez triste pour m'empêcher de chercher les plaisirs? J'admire ma fortune, reprit Madame de Montalan. Nous

D 3 nous

nous sommes veus à Paris. Nous ne nous sommes point haïs; ma mere m'a mariée par haine ou par caprice à un homme qui n'étoit point aimable. Je fais ce que je pense pour me soumettre à mon devoir, graces au ciel j'y réüffis assez bien: mon engagement vous cause de la douleur, & Dieu sçait ce qu'il m'a fait souffrir. Monsieur de Montalan m'a menée malgré moi à Beaucaire; il y meurt, le hazard fait que je vous y trouve, & c'est vous qui nous rendez à l'un & à l'autre des offices de charité. Madame, repartit le Marquis, tout le monde vous en pourroit rendre de pareils; mais ce ne seroit pas avec le même zele. Je vous proteste de bonne foi que je n'ai jamais souhaitté la perte de Monsieur de Montalan, quoi qu'il m'eût rendu malheureux. Sa mort n'a que des causes naturelles. Vous êtes admirable dans vôtre conduite. On doit vous regarder comme

DE BEAUCAIRE. 79
me la vertu même. Il n'est pas
temps de vous parler d'une autre
condition; mais, Madame, puis que
Madame de saint Alais n'a plus sur
vous ces droits absolus qui lui don-
noient lieu de vous tyranniser,
quand vous aurez satisfait aux bien-
séances, cherchez-vous ailleurs
qu'en vous-même des autoritez
pour m'accorder ce que je puis le-
gitimement espérer de votre bon-
té?

Dans le temps que Madame de
Montalan alloit répondre, & selon
toutes les apparences, au gré du
Marquis de Chalante, Duparc en-
tra fort échauffée qui vint leur dire
que Madame de saint Alais, la Cal-
ville & Darnezan arrivoient dans
l'Hôtellerie. La surprise de la Mar-
quise & le chagrin du Marquis fu-
rent extraordinaires; cependant, Ma-
dame de saint Alais monta, & pas-
sant par devant la porte de la cham-
bre où étoit le corps de son gendre

D 4 que

que des Religieux gardoient , elle fit sa priere & lui jetta de l'eau benite , passant ensuite où étoit sa fille qui avoit déjà une partie de son équipage de veuve. Mais elle y vit le Marquis de Chalante en grand deuil , & la verité se presentant d'abord à son imagination , elle sentit tout ce que la colere , & la jalousie ont de plus violent. Au lieu de caresser sa fille , elle la regarda de travers. Le pauvre Monsieur de Montalan a été bien tôt expédié , lui dit-elle ; & entre tant de drogues qui se trouvent à la Foire de Beaucaire pour rétablir la santé on en a choisi de bien perniciousës. Que ne le laissez-vous chez lui , où personne ne desiroit la fin de sa vie ? & pourquoi l'amenez-vous chercher la mort ? Ces paroles injurieuses firent sortir la Marquisë de sa moderation ordinaire , & Chalante eut tant de peine à les supporter qu'il pensa perdre toute sorte de consideration.

DE BEAUCAIRE. 81
ration. En vérité, Madame, répondit Madame de Montalan, vous devriez me faire plus de justice, & mieux ménager mon respect. Considérez, s'il vous plaît, que vous vous faites tort en m'offensant si cruellement. Mes plus grands ennemis ne voudroient pas me traiter si mal, & rien ne me peut consoler de vos sanglants reproches, que la certitude que j'ai de ne les mériter pas. Ce n'est point moi qui ai amené Monsieur de Montalan à Beaucaire. Il eut assez de peine à m'y entraîner : & vous pouvez sçavoir de ses gens, si j'en ai mal usé avec lui. Ses infirmités vous faisoient tant de peine, poursuivit cette mauvaise femme, que vous n'avez point été fâchée de l'en voir délivré ; & je ne doute point que vous n'ayez trouvé de grands secours pour une œuvre si méritoire. Il faut avouer, Madame, dit alors le Marquis de Chalante, qui ne put supporter plus
D 5 long-

long-temps de pareils discours, que vous forceriez la retenue la plus parfaite à se rebeller contre vous. Quoi ! dans le temps que Madame de Montalan se fait admirer par sa sagesse, vous l'insultez barbarement ? L'effet d'une maladie ordinaire vous paroît-il si prodigieux ? Vous aurez contre vos injustes soupçons des attestations convaincantes des Medecins du corps & de l'ame ; & tous ceux qui sont dans cette maison sont prêts d'y joindre leur témoignage : He ! qui vous a constitué Avocat dans cette cause, Monsieur, repartit Madame de saint Alais ? Vous ferez aparemment aussi l'oraison funebre de Monsieur de Montalan, & je vois bien que la reputation de sa femme & la sienne sont en de bonnes mains ; mais il me semble que j'y ai pour le moins autant d'interêt que vous, & vous devriez vous mêler de vos affaires. Vous sçavez assez que ce n'est pas dans cette chambre que je de-

devois vous trouver, & votre étroite intelligence avec une jeune femme qui n'est pas si sage que vous dites, ni qu'elle devrait l'être, me fait assez de honte pour en être irritée. S'il s'y trouve quelque venin, répliqua Chalante, qui ne se posséderoit plus, c'est vous seule qui l'y mettez. Madame de Montalan ignoroit que j'y fusse, & je ne sçavois pas qu'elle y dût venir. La Calville & Darnezan qui étoient Spectateurs de ce combat tâchèrent de l'adoucir, mais tout ce qu'ils purent dire ne modéra point l'aigreur de Madame de saint Alais. Madame de Montalan qui se voyoit outragée ne pouvoit rétenir ses larmes n'ayant point d'autres armes contre une mère folle & impérieuse.

Les personnes qui remplissoient l'Hôtellerie apprenant au retour de la Foire que la nièce de la Marquise étoit arrivée, la visitèrent civilement; mais elle étoit si transportée

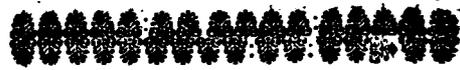
84 LA FOIRE
qu'elles en furent peu satisfaites. Madame de Bobigny, sa sœur, les Religieuses & le Prêtre plainquirent & louerent Madame de Montalan devant sa mere qui n'en étoit que plus chagrine. Elle auroit beaucoup mieux aimé la voir fectrie & déchirée. Elle demeura dans sa chambre où on les servit à cause du deüit de Madame de Montalan. La Calville & Darmezan mangerent avec les autres. Ce n'étoit pas pour faire plaisir à Madame de Montalan que sa mere ne la quittoit point; mais pour l'observer de plus près. Ce soir-là Mademoiselle d'Elbiac & la Religieuse Tori furent de la plus agreable humeur du monde. La vieille retenue par son pié ne les contraignoit pas. On dit mille choses plaisantes, jusques à ce qu'il fallut se coucher. Chalante & Riberrac qui avoient cédé une de leurs chambres s'étoient mis ensemble; & lors qu'ils furent retirez après avoir
avoir

DE BEUCAIRE. 85
avoir long-temps parlé du ridicule
de Madame de faint Alais, le Mar-
quis pria Riberac de lui apprendre
l'Histoire de son amour, ce qu'il fit
en ces termes.



D 7

HIS



HISTOIRE
DE
RIBERAC,
ET DE
MADÉMOISELLE
D'ELBIAC.

JE n'ai pas de grands incidens à vous raconter. Ma fortune est fort unie: je suis né Gentil-homme avec de fort bons titres, & fils unique d'une riche maison. Dans ma quinzième année mon pere & ma mere moururent. Mon Tuteur qui se trouva parfaitement honnête homme

DE BEAUCAIRE. 87

me augmenta mon revenu au lieu de le diminuer. On me donna une bonne éducation : & si je n'en ai pas profité, c'est moi seul qu'il en faut blamer. Je ne vous dirai point, comme pourroit faire un Heros de Roman que mes premiers desirs furent pour la guerre. J'appris de bonne heure tous les exercices qui y sont propres; mais comme elle n'étoit point en France, je ne crus pas qu'aucune loi d'honneur m'obligéât à la chercher ailleurs. Après avoir passé quelques années à Paris, je vis l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne & l'Italie, en suite je me rendis à Arles où j'ai vécu avec assez d'éclat pour me faire estimer comme un des premiers de la Province. Je tenois bonte table: j'avois un équipage magnifique, & tout cela avec assez d'oeconomie pour ne pas détruire ma maison, je me fis des amis d'un tres-grand poids. Il n'y a guere de familles considerables.

rables dans lesquelles on n'eût voulu m'engager : & je puis dire que je ne voyois point de Dame qui ne m'offrît des fers de bonne grace. Cependant je fus long-temps sans en prendre ; & quoi que je sceusse bien qu'on ne les donne pas toujours fort pesans, je demurai libre au milieu de plusieurs personnes aimables ; mais enfin l'heure arriva que je né le devois plus être. Bobigny qui est des environs d'Arles comme moi avec lequel j'étois lié d'une amitié fort sincere épousa Mademoiselle d'Elbiac l'aînée. Ses nôces firent assez de bruit. J'y fus invité des premiers, & je n'oubliai rien pour faire honneur à mon ami. C'étoit à la campagne chez une tante de ces Demoiselles qui les avoit élevées, parce que comme moi elles étoient sans pere & sans mere. Madame de Bliniere leur tante qui n'avoit point d'enfans, & qui étoit veuve, leur servoit de mere. Ses deux nièces
en

DE BEUCAIRE. 89
en heritoient. C'est une femme de
merite qui a beaucoup de bien, &
qui vit noblement.

La veille des nôces Bobigny me
mena chez sa maîtresse qui me receut
parfaitement bien, & que je trou-
vai tres-aimable; mais sa sœur me
parut encore plus charmante; &
dès ce moment je l'aimai comme je
l'aime aujourd'hui. Madame de
Bliniere civilé autant qu'on le peut
être contenta tout le monde, & se
fit generally estimer. En nous
retirant je remportai une idée de la
jeune d'Elbiac qui me fit rever.
Bobigny n'y prit pas garde d'abord,
ayant d'autres soins dans la tête,
mais comme nous couchames ensem-
ble, & qu'il dormit bien mieux que
moi, je l'éveillai plusieurs fois en
me tournant. Il faut que vous foyez
devenu mon rival, me dit-il, & il
n'y a que l'amour qui puisse vous
agiter autant que vous paroissiez être
agité. Pour vôtre rival, repris-je,
je

je ne le suis point du tout, & dans la crainte de le devenir, j'ai fort peu regardé votre maîtresse; mais je ne voudrois pas vous assurer que je ne suis point amoureux. C'est donc de ma prétendue belle-sœur que vous l'êtes, poursuivit-il, puis que ce ne peut pas être de Madame de Blinière qui doit présentement céder à ses nièces l'honneur de faire des Amans. Je vous avoue, repris-je, que j'ai tous les petits troubles qui précèdent un grand amour, que je desiré, que je forme des projets, & que, si ma tendresse pouvoit toucher la jeune Mademoiselle d'Elbiac, je ne serois pas long-temps sans devenir votre allié. Après mon bonheur particulier, répondit Bobigny, je ne souhaite rien plus ardemment, & je vous avoue que j'y avois pensé en vous amenant ici. Vous avez tout ce qu'il faut pour rendre votre recherche estimable; mais si je vous étois nécessaire, croyez

croyez que vous pouvez faire un fond assuré sur moi. Je le remerciai, le jour vint : nous nous levâmes, & après nous être habillés avec soin, nous nous rendîmes chez Madame de Bliniere. La mariée & sa sœur éclatoient comme des Astres. Bobigny qui me favorisoit trouva moyen dans une grande compagnie de me faire tomber Mademoiselle d'Elbiac en partage. Je la conduisis à l'Eglise, je fus assis à table auprès d'elle. Nous dansâmes souvent ensemble, elle souffrit tout cela, sans repugnance. Je ne dormis pas mieux cette nuit que la précédente. On railloit le lendemain comme on a coûtume de faire en de pareilles occasions. Mademoiselle d'Elbiac fut la première à faire la guêtre à sa sœur; mais avec une retenue convenable à sa sagesse. Bobigny qui avoit déjà dit à sa femme ce qu'il sçavoit de mon inclination, lui fournit des armes pour se

se defendre. Taisez-vous, ma sœur, dit-elle à Mademoiselle d'Elbiac qui rioit le plus agreablement du monde des innocentes folies qu'elle disoit : taisez-vous que je ne vous reproche le desordre que vous mettez dans des cœurs tranquilles, & ne m'obligez pas à vous faire rougir. Je ne vous crains point, ajoûta cette aimable déterminée, & j'irai la tête levée, quoi que vous ayez à me dire. Si vous sçaviez comme moi ce qui se passe chez Monsieur de Riberac, poursuivit Madame de Bobigny (dans le dessein de m'obliger) vous baisseriez peut-être les yeux. Comme Monsieur de Riberac est ami de vôtre mari, repondit Mademoiselle d'Elbiac, je ne doute pas qu'il ne se declare pour vous contre moi. Mais, ma sœur, si vous m'en voulez croire, nous n'aurons point de procez, puis qu'étant vôtre cadette, je suis obligée de vous céder. Ce discours se faisoit tout haut, & je

DE BEAUCAIRE. 93
je m'y trouvois assez intéressé pour
ne me taire pas. Si vous n'avez
point de procez avec Madame de
Bobigny, dis-je à Mademoiselle
d'Elbiac, ne croyez pas en être
exempte : & on pourroit vous en fai-
re devant un tribunal qui condamne
souvent les deux parties. Si cela
est comme vous le dites, reprit-
elle, j'aimerois mieux quitter le país
que d'y comparoitre, & de l'hu-
meur dont je suis, je me laisserois
ruiner. Helas ! continuai-je, quand
on vous feroit les plus grandes in-
justices du monde, vous en seriez
quitte pour un peu de tendresse en-
vers quelqu'un que vous auriez ren-
du bien amoureux. Ah ! la plaisan-
te juridiction, interrompit-elle en
eclatant de rire, je vous assure
qu'on auroit beau me condamner,
puis que je me trouverois toujours
insolvable. Je n'ai point de foi
pour les extravagances de l'amour ;
& on fera bien de ne me les deb-
ter

ter jamais. Vous prononcez un cruel arrêt, Mademoiselle, repliquai-je. Quoi! étant parfaitement aimable, vous serez incrédule, lorsque l'on vous dira qu'on vous aime: Oui, Monsieur, continua-t-elle, je serai parfaitement sourde & parfaitement ingrate: & si vous connoissiez quelqu'un qui fût assez fou pour perdre du temps auprès de moi, avertissez le de bonne heure qu'il perdrait aussi la bonne opinion que je pourrois avoir de lui.

Le monde qui venoit en foule voir la nouvelle mariée, nous empêcha de continuer; mais j'en avois assez entendu pour me préparer à la patience. Je m'affligeai, sans me rebuter, & je puis dire que je commençai un Noviciat aussi rude que le métier de Galerien. Mademoiselle d'Elbiac qui vit d'abord de quoi il s'agissoit, ne douta point que son beau-frère & par conséquent sa sœur ne me fussent favorables. Elle en eut

DE BEUCAIRE. 97
cut un certain depot fier & malicieux
qui me condamna à souffrir. Quand
les noces furent passées, je ne lais-
sai pas de la voir assidûment. Je
regalai même toute la famille dans
ma maison, & je fis en festins, en
comedie, en musique & en bals
une dépense qui étonna le voisinage.
Mademoiselle d'Elbiac fut de tout,
& je puis dire que je ne fus de rien,
parce qu'elle ne vouloit point m'é-
couter, ne répondant que par des
plaisanteries à ce que je lui disois de
plus serieux.

J'aurois suporté mon chagrin avec
quelque patience, si on ne m'eût
pas appris que le Baron de Flesac
qui étoit comme nous des environs
d'Arles s'étoit déclaré son Amant en
plusieurs occasions. Il étoit veuf,
de bonne maison, assez riche, en-
core jeune, & passablement bien
fait, n'ayant point d'enfans, & fai-
sant bonne figure en Provence.
Comme j'étois tous les jours chez
Bo-

96 LA FOIRE
Bobigny, où Madame de Bliniere se retira avec ses nièces, je voyois fort souvent Flesac, & la qualité de rival ne donna pas un grand relief à son mérite. Je ne m'aperceus point qu'il me fût préféré, & Mademoiselle d'Elbiac ne l'écoutoit pas plus qu'elle m'écoutoit.

Bobigny qui m'aimoit & qui trouvoit ma fortune assez avantageuse pour sa belle-sœur cherchoit à me procurer un bien qu'il n'étoit pas facile d'acquérir. Il parloit fortement de mes desseins: mais Mademoiselle d'Elbiac que rien ne pouvoit attendrir, ne se laissoit pas persuader. Mon ami mit Mademoiselle Bliniere dans mes intérêts. Elle dit à sa jeune Nièce que ma recherche faisoit honneur à toute leur famille, que non seulement je l'aimois de bonne foi, mais qu'on ne voyoit pas d'homme qui pût rendre une femme plus heureuse. Elle répondit à cela avec son indifférence, que la
con-

DE BEUCAIRE. 97
condition de fille lui plaisoit par des-
sus tout, qu'elle ne la vouloit point
changer, & qu'on lui feroit plaisir
de la débarasser de Flesac, de moi,
& de plusieurs autres. On ne peut
pas se dispenser de me dire quelles
étoient les intentions de Mademoi-
selle d'Elbiac. Si j'en fus affligé,
vous pouvez vous l'imaginer. Ma
douleur éclatoit sans qu'elle fist sem-
blant de s'en appercevoir. Si je
lui disois quelque chose de ma pas-
sion, elle avoit toujours une raille-
rie prête pour me desesperer. Je ne
vous croirai jamais, parce que je ne
veux point vous croire, me disoit-
elle. Ce seroit peut-être vous que
j'aimerois, si j'avois à aimer quel-
qu'un; mais il n'y a pas d'apparence
que je puisse jamais être tendre :
ainsi, Monsieur de Riberaç ne con-
sumez point vos beaux jours en de-
sirs inutiles; attachez vous à quelque
personne moins bizarre & plus rai-
sonnable que moi. Voyez-vous, j'ai
E l'esprit

l'esprit de travers & le cœur dur. Que gagnerez-vous à me tourmenter? Je ne veux pas que vous me haïssiez; mais je vous prie, que je vous sois indifférente. Voilà ce que je pouvois obtenir de plus doux. Fiesac qui soupiroit encore plus haut que moi n'avoit pas de moindres mortifications, & nous n'avions guere sujet de jalousie, parce que nous étions également mal-traités. Comme il est naturel de se flater, je ne pouvois tout à fait renoncer à l'esperance, & je demeuroid attaché à la poursuite d'un cœur de bronze, qu'il étoit impossible de toucher.

Un jour que je fus chez Bobigni, que je ne trouvais pas, j'entendis une conversation la plus accablante du monde. On me dit que les deux sœurs se promenoient dans le Jardin où je fus les chercher. Je les trouvai assises sur l'herbe dans un petit Cabinet couvert de feuillages. Elles ne me virent pas approcher: j'écouterai ce qu'elles disoient, & Mademoisel-

DE BEUCAIRE. 99
Moiſelle d'Elbiac parloit de cette
ſorte en déchirant de chagrin des
fleurs qu'elle tenoit. Vous êtes
inſupportable, ma ſœur, de me per-
ſécuter ſans relâche pour une choſe
que vous n'obtiendrez point. Parce
que vous êtes coiffée de vôtre Ma-
ry, faut-il que je devienne la victi-
me de ſes viſions, & dois-je absolu-
ment me marier par la ſeule raiſon
que vous êtes mariée? Monsieur de
Bobigny me deſole, ma tante me
tourmente, vous ne ſongez tous
qu'à me prêcher le mérite de Ribe-
rac. Qui vous diſpute qu'il ne ſoit
tout parfait? je me perſuaderai ſans
peine qu'il n'a point de défauts;
mais je ne veux pourtant pas de lui.
Savez-vous bien à quoi tout cela
aboutit? c'eſt qu'au lieu d'avancer
ſes affaires, vous les détruifez en-
tièrement, & je ferai ſans doute
tomber mon dépit ſur lui. Voilà
un deſſein bien équitable, répondit
Madame de Bobigny, & vous au-
rez

E 2

rez bonne grace de persecuter un innocent, parce qu'il est assez simple pour vous aimer plus que vous ne valez. Je conviens que je ne vauz guere, continua Mademoiselle d'Elbiac, & comme Monsieur de Riberac vaut beaucoup, & que vous êtes de ses amies, détournez-le d'un dessein qui m'importune. Je vous déclare encore une fois que je ne veux point me marier. Ne devez-vous pas en être contente? mon bien sera pour vous, ou pour vos enfans. Ma sœur, interrompit la femme de mon ami, ce n'est pas le bien qui nous manque, & vous savez que nous en avons assez, mais en faisant languir un pauvre Gentilhomme digne d'un meilleur traitement, il semble que vous ayez renoncé à la raison. Mais vous qui en avez tant, poursuivit Mademoiselle d'Elbiac, pourquoi me contraignez-vous à en mentir si peu? vous ne me persuaderez point du tout de me marier.

DE BRAUCAIRE. 101
marier. En vérité, continua Madame de Bobigny, vous me paroissez un prodige. Vous avez autant de beauté qu'aucune fille de France. Votre naissance vous donne un rang assez considérable : votre fortune est digne d'envie : vous êtes sage, spirituelle, discrète, pleine d'agrément, & il faut que tous ces avantages soient gâtés par des caprices inouis. Quoi ! Madame, reprit Mademoiselle d'Elbiac en riant, vous me comptez des douceurs après m'avoir querellée, & appelée folle. Hé bien ! supposez que je sois ce que vous dites, en bien & en mal je ne me veux point marier, c'est ce que je repèterai éternellement, & si la Muse d'Anacreon ne parloit que d'amour, mon cœur ne criera que liberté. Mais, répartit Madame de Bobigny, à vous entendre on diroit que le mariage est une captivité rigoureuse, que les Maris sont des Tyrans, & qu'entre femme &

E 3

escla-

102 LA FOIRE
esclave il n'y a point de difference.
Vous ne me voyez pourtant pas
trop rebutée de mon état, c'est que
vous n'êtes pas de mon humeur,
poursuivit Mademoiselle d'Elbiaz:
c'est que le mariage vous est pro-
pre, & c'est enfin que ce qui fait
vos plaisirs seroit peut-être mon su-
plice. Rendez-vous donc Vestale,
ajouta Madame de Bobigny, & n'at-
tendez pas que le temps flétrisse des
charmes qui vous rendent vaine,
& peut-être orgueilleuse. Quand
l'âge diminue la beauté, il augmen-
te quelquefois les desirs, & l'on
vient à souhaiter mille choses, lors
que l'on n'est plus bon à rien. C'est
un beau dessein de vouloir plaire
avec des cheveux gris, un teint pâ-
le, des joues creuses, des dents
noires, des yeux ternis, un dos
courbé & un esprit aigri par le re-
gret d'avoir été trop dedaigneuse.
Voilà, ma sœur, ce que vous pou-
vez devenir, & j'en ai déjà peur
pour

DE BEUCAIRE. 103
pour vous. Vous regardez l'avenir
avec des lunettes d'approche, répar-
tit Mademoiselle d'Elbiac, & ce
ridicule éloigné ne m'épouvante
point encore. Jouïſſez, ma chere
ſœur, de votre bienheureux & bien
aimé Epoux, & laissez moi jouïr de
ma tranquillité.

J'écoutois tout ce que je viens de
vous dire avec un trouble inconce-
vable. Je ſuis bien infortuné, Ma-
demoiselle, dis-je en m'aprochant,
de perdre ma cauſe avec un Avocat
auſſi équitable, c'eſt Madame de
Bobigny. Puisque je reſpecte juſ-
ques à votre rigueur, je ne dois
point murmurer contre elle : & il ne
faut acuſer que mes défauts de la
repugnance que vous avez à faire
ma félicité. Puis que vous êtes ſi
cruelle, je ne vous dirai point pour
vous toucher que vous me reduiſez
à un deſeſpoir qui me fera courir les
champs, & que je ſens déjà ma rai-
ſon aſſez bouleverſée pour craindre

E 4

qu'el-

104 LA FOIRE
qu'elle ne m'abandonne entièrement.
Mais Monsieur de Ribérac, répondit cette insensible personne, de quoi vous avisez-vous de nous venir écouter? cela n'est point du tout civil, & l'on peut justement vous acuser d'indiscretion. Vous ferez plus, si vous voulez, repliquai-je, sans que j'en sois moins innocent, à la faveur du privilege que les amis de Monsieur de Bobigny ont chez lui, je suis entré ici non pas pour vous surprendre; mais pour vous voir, s'il m'étoit possible. Ne vous plaignez pas de ce que je vous ai entendue, Mademoiselle, c'est un service que mon mauvais destin vous rend, & mes oreilles m'ont trop appris que je suis condamné sans misericorde. Vous nous allez dire de belles choses-ajouta-t-elle, & pour peu que la demangeaison de parler vous prenne, vous appellerez les poignards & les potences à votre secours. Non, poursuivis-je, non, Mademoiselle, je

je fai d'autres moyens pour vous delivrer de mes importunitéz. Les potences, les poignards, les precipices ni les poisons ne s'offrent point à mon chagrin: & il est assez douloureux pour n'avoir besoin que de lui-même. Vous vous laisserez peut-être mourir de faim, reprit-elle de daignement; mais cela ne fera guere d'honneur à ma beauté: & ce genre de suplice ne rempliroit pas assez noblement mon histoire. Eh! mariez vous, Monsieur, puis que vous en avez une envie si démesurée. Il y a tant de filles au monde, qui seroient bien aises de devenir femmes. Je m'engage à vous servir dans quelque recherche digne de vous, & sérieusement je ne vaux pas la peine que vous songiez à moi.

Je vous avouë que cette perseverance à me rebuter me rendit presque insensé. Je m'en pris à mes yeux qui pleurerent, & à mes cheveux que j'arrachai. Madame de

E 5 Bobi-

Boligny paroissoit outrée, mais l'arrivée de plusieurs Dames & du Baron de Flesac changea une triste-scene. Bobigny revint presque en même temps, & voyant sur mon visage toutes les marques d'un violent déplaisir, il en demanda la cause à sa femme, & l'ayant aprise, il ne pût s'empêcher de regarder sa belle-sœur de mauvais œil. Elle ne s'en mit guere en peine. Je ne l'ai de ma vie veüe plus gaye qu'elle fut le reste du jour, qui se passa sans que j'eusse le courage de me mêler dans la conversation: & Bobigny qui s'intéressoit à ma peine, ne fut pas moins inquiet que je l'étois.

Cependant quoi que j'eusse tant d'amertume dans l'ame, Flesac qui se figuroit mon bonheur au dessus du sien, voyant pancher tous les parens de Mademoiselle d'Elbiae de mon côté, crut qu'elle faisoit de même, & devint jaloux à la fureur. Nous étions voisins, & nous ne pou-

DE BEUCAIRE. Toi
pouvions nous retirer que par le même
chemin. Il ne voulut pas ce
jour-là que nous nous séparassions,
sans s'être expliqué. Je m'étonne,
me dit-il, que vous soyez si secret
sur votre bonne fortune, & l'on n'a
guere accoutumé de cacher ces sortes
d'avantages. On dit que vous
épousez Mademoiselle d'Elbiac.
Comme mes desseins ne vous sont
pas inconnus, vous ne devez point
être surpris, si je vous la dispute.
Si l'on vous a dit, interrompis-je,
que j'aime éperdûment Mademoi-
selle d'Elbiac, & qu'avec mon
cœur je voudrois lui pouvoir don-
ner un empire, on vous a-dit la ve-
rité; mais je suis bien éloigné de
l'heureux état où j'aspire. Je ne
dis point cela pour éviter la dispute
dont vous me menacez: & vous fe-
rez peut-être bien votre cour si
vous pouvez la défaire de moi.
Vous parlez en desespéré, réprit
le Baron, cependant je suis bien
E 6 certain

certain que le suffrage de toute la famille vous est acquis. Tant que celui de Mademoiselle d'Elbiac me manquera, repartis-je, le reste ne vous fera guere de mal : & quand ils seroient en pouvoir de me la donner d'autorité absolue, je ne l'accepterois pas malgré elle : & moi interrompit Flesac, j'avoie que je n'ai point tant de délicatesse, & je passerois par dessus sa répugnance plutôt que de ne l'épouser pas. Ce sentiment, poursuivis-je, seroit contraire à votre gloire, & nuisible à votre repos. Il n'importe, ajouta-t-il fierement, & pour couper court, je me veux battre contre vous. Ah ! de tout mon cœur, repliquai-je, & je ne vous crains pas assez pour différer d'un seul moment. A ces mots nous écartant un peu de nos gens nous mêmes le pistolet à la main. Celui de Flesac qui tira le premier fit son effet en l'air sans que j'en fusse atteint. Le mien ne réussit guere

DE BEAUCAIRE. 109
guere mieux. Mon rival n'eut que son chapeau percé : & honteux de nous être manquez, nous allions recommencer, lors qu'un vieux Gentilhomme de nos voisins, nommé Barriere, & un de ses fils qui nous avoient observez se precipiterent au devant de nous, & nous firent comprendre qu'il étoit important de ne laisser aucun air de deuil à ce combat. Par bonheur nos Valets étoient discrets. Barriere m'accompagna chez moi, & son fils ne quitta point le Baron.

Dés le matin Bobigny qui fut averti de ce démêlé vint me trouver. Je lui dis la chose comme elle s'étoit passée. Il m'assura de la meilleure amitié du monde, que Flesac n'obtiendrait rien à mon préjudice, & qu'il ne desespéroit pas que Mademoiselle d'Elbiac ne revinst de son obstination. Il me dit encore qu'ils l'avoient pressée Madame de Bliniere, sa femme & lui, jusques à la fai-

E 7 re

L I O L A F O I R E
re pleurer. Ah! Bobigni, lui répondis-je, vous me tuez: ce n'est pas le moyen de la fléchir, que de luy arracher des larmes, & vous ne pouviez m'affliger davantage que de la chagriner à mon occasion. Que cela ne vous trouble point, reprit-il, c'est un petit nuage qui se dissipera: & il ne faut point la laisser croupir dans sa folie.

Nous dinames chez Monsieur de Barriere qui fit nôtre acommodement. Cela se passa d'une maniere assez froide, nous disant pour tout compliment, que nous étions bien fâchez de ne nous être pas fait sauter la cervelle, & promettant pourtant à nos amis de nous tenir en repos, de peur qu'on ne nous donnât des gardes. Après cet accord Bobigny me mena chez lui, & je craignois si fort de voir Mademoiselle d'Elbiac irritée que je fis le chemin sans parler.

Nous trouvames les deux Nieces
dans

DE BEAUCAIRE. III
dans la chambre de leur tante. Elles savoient que nous nous étions batus Flesac & moi, ou pour parler plus juste que nous nous étions voulu battre, mais elles ignoroient pourquoi. Madame de Bliniere qui est la civilité même me receut parfaitement bien. Madame de Bobigny me fit les honnêtetez que j'avois accoutumé d'en recevoir, & Mademoiselle d'Elbiac que je croyois d'humeur à lancer des tonnerres sur moi, ne se put tenir de rire, lors que j'entrâi. Je suis bien aise, Monsieur, me dit-elle, de voir encore vôtre tête sur vos épaules, j'avois peur que la valeur du Baron de Flesac ne l'eût déplacée; & vous en êtes quitte à bon marché; mais il me semble que vous n'avez guere de defférence l'un & l'autre pour les Edits du Roi. Vous me dites tous les jours que je vous hai: si cela étoit, j'aurois une belle occasion de vous aller dénoncer comme Duelliste.
Com-

Comment vous êtes Provençaux, & vous faites les Gascons? Cette reprimande qui me parut de bon sens, & que je trouvai de bon goût, me fit rire à mon tour. Si vous me laissiez un peu de raison, repris-je, je ne me serois point battu contre Flesac; mais vous vous divertissez à me mettre hors du sens. Ah! mon Dieu, répartit-elle, ne prenez point ce ton doucereux, qui est de la pure absynthe pour moi. Quand vous parlez de certe sorte, je voudrois que vous fussiez muet. Si vous voulez que je me retranche au langage des yeux, répondis-je, je tâcherai de m'y accoutumer. Comme il m'est plus aisé de ne vous point regarder que de ne vous pas entendre, reprit-elle, je le veux de tout mon cœur. Ma sœur, dit alors Bobigny, savez-vous bien que Riberrac & le Baron se sont batus pour l'amour de vous; de moi s'écria-t-elle, & qui les en a priez? Vous
verrez

DE BEAUCAIRE. 113
verrez que les preux Chevaliers me
vont ériger en Mandane. Pour ce-
lui qui nous écoute , ajouta Bobi-
gny, je réponds qu'il ne vous enle-
vera pas ; mais pour Flesac, je n'en
voudrois point jurer. Ah ! vray-
ment, repliqua-t-elle vous m'allez
mettre de belles chimères dans la
tête. Si je devenois assez hypocon-
dre pour croire qu'on en voudroit à
ma liberté, je ne croirois pas qu'il
y eût des places assez fortes dans le
Royaume pour me mettre en secu-
reté. Vous n'avez qu'à demeurer
ici, poursuivis-je, & je vous réponds
que Monsieur le Baron ne vous fe-
ra point prisonniere : mais revenons
s'il vous plaît à ce que vient de di-
re Monsieur de Bobigny, continua-
t-elle. Il faut que vous soyez enra-
gez de de vous battre & de me faire
l'affront de publier que c'est pour
l'amour de moi. Quoi que la cho-
se soit véritable, repartis-je, je vous
proteste que je ne m'en suis point
vanté.

vanté. Il m'a demandé des éclaircissements : il m'a querellé : nous en sommes venus aux coups de pistolet, qui, grâces au ciel, interrompit Mademoiselle d'Elbiac, n'ont été que du vent. Je ne sai, s'il ne seroit pas à souhaiter pour vous rendre sages, qu'ils eussent un peu mieux porté. Cependant je vous prie de croire qu'on me proposeroit en vain pour le prix d'un combat, & qu'on ne me gagne pas comme une bague. On ne sait que trop, repris-je, à quel point vous êtes inexorable ; mais est-il possible qu'on ne puisse vous persuader ? Non, ça vérité, répliqua-t-elle, je fais vœu d'une éternelle incredulité. Si j'ajouois foi à vos reveries, il faudroit de nécessité avoir pitié de vous. Ce n'est pas là mon caractère. Je ne veux nulle contrainte dans ma vie. Si cela m'étoit venu naturellement comme à Madame de Bobigny, à la bonne heure ; mais peut-être

DE BEUCAIRE. 115
Être deux sœurs n'ont jamais été plus différentes d'humeurs que nous le sommes. Je serois au desespoir de vous ressembler, dit Madame de Bobigny. Vous avez raison de l'esprit dont vous êtes, poursuivit Mademoiselle d'Elbiac; mais si le mien vous inspiroit ce seroit toute autre chose. Mademoiselle d'Elbiac, reprit la bonne Madame de Bliniere, vous pouvez vous vanter d'être de-raisonnable au supreme degré. Ce n'est pas en cette occasion que votre enjouement se devoit donner carrière. Vous savez que nous estimons tous Monsieur de Riberac; & il semble que vous preniez à tâche de le mal-traiter. Je ne l'estime pas moins, Madame, reprit-elle, & pour ne pouvoir souffrir qu'on me parle d'Amour & de Mariage, je n'ai pas intention d'exclure de notre commerce la bienveillance & la consideration. Hé bien! soit, dit Bobigny; mais au moins avouez

avoüez que vous préférez Riberau au Baron. Ah ! de tout mon cœur, continua-t-elle, je n'ai pas besoin de faire un grand effort pour convenir de cette vérité, & je me pique pour le moins autant de discernement que d'incrédulité. Oui, mon frere, je trouve Monsieur de Riberau préférable en toutes choses à celui qui tira hier assez bien pour ne lui faire point de mal ; & s'il veut même s'en vanter, je ne le dédirai jamais. Vous me faites bien de l'honneur, Mademoiselle, répartit-je ; mais comme il n'y a qu'un pas de la bienveillance à l'amitié, si vous vouliez le faire, pendant que vous êtes en chemin, vous m'épargneriez bien des maux. A tout cela elle répondit à son ordinaire. Le lendemain nous nous trouvâmes Flesac & moi chez Bobigny. Mademoiselle d'Elbiac railla mon rival assez fortement. Nôtre querelle pensa recommencer. Enfin on lui dit

DE BEUCAIRE. 117
dit tout net qu'il n'avoit rien à ef-
perer. Mademoiselle d'Elbiac pro-
nonça ce terrible arrêt d'un ton
plus haut & plus absolu que les au-
tres. L'Amour du Baron se chan-
gea en fureur, & peut-être en hai-
ne, puis qu'il n'est point retourné
chez Bobigny. Deux mois se sont
écoulez, le temps de la Foire est
arrivé, & mon ami qui est toujours
amoureux de sa femme a voulu la
divertir à Beaucaire, où nous som-
mes venus ensemble. Je n'y suis
pas plus content qu'ailleurs. Mon
obstinée est toujours la même, &
pour soulager un peu mon cœur,
quoi que je sois un fort méchant
Poëte, je faisois des vers, lors que
vous me trouvates dans le Jardin.
Ah! vous me les montrerez, s'il
vous plaist, dit Chalante, je le veux
bien, répartit Riberac, & je vous
permets même, de les critiquer, si
vous en avez envie. A ces mots il
les donna au Marquis qui les lut auffi-
tôt. *Me*

*Me ferez-vous toujours souffrir ?
 Dans les maux que je sens trouvez-vous
 tant de gloire ?*

*Si ma mort pare votre histoire ,
 Ma vie est trop à vous pour ne pas vous
 l'offrir .*

*Oni de votre rigueur victime volon-
 taire ,*

*De bon cœur je cours au trepas .
 Pour un fidèle Amant c'est un triste
 salaire ,*

*Mais si vous l'ordonnez , je n'en mar-
 mure pas .*

Comment , dit Chalante , voilà des vers qui ont de la rime & de la raison ; & si cette capricieuse de Mademoiselle d'Elbiac les a reçus avec son indifférence ordinaire , il faut qu'elle ait un cœur de fer . Elle ne les a point vus , reprit Riberac ; & je pense même qu'il seroit inutile de les lui montrer . Je vous plains , repartit le Marquis ; mais ne me trou-

DE BEUCAIRE. 119

pevez-vous pas aussi bien à plain-
te d'avoir sur mes épaules Mada-
me de saint Alais, qui est un Dra-
gon plus éveillé qu'Argus, & qui
ôtera peut-être tous les moyens
de profiter d'une favorable occasion ?
Comme Madame de Montalan vous
dit, - reprit Riberac, & qu'elle
ne doit plus être soumise à la tyran-
nie de sa mere, rien ne l'empêche
de vous rendre heureux. De l'hu-
meur dont je la connois, poursuivit
le Marquis, ses scrupules seront
pour moi ce qu'est pour vous l'in-
credulité de Mademoiselle d'Elbiac.
Nous voila donc bien à nôtre aise,
ajôta Riberac, la nuit est fort
avancée, tachons de dormir afin de
ne devenir pas foux tout à fait. Le
sommeil vint alors au secours de ces
deux Amants inquiets; mais ce ra-
fraichissement dura peu; & il falloit
bien moins de bruit que l'on en fai-
soit alors à Beaucaire pour les éveil-
ler. Le corps du Marquis de Mon-
talan

talán qu'on portoit chez lui partit le matin avec ses gens, & quelques Moines. Madame de Calville qui auroit été bien fâchée de quitter la Foire sans voir ce qu'il y avoit de curieux, laissoit Madame de saint Alais auprès de sa fille, & s'attachoit à Madame de Bobigny que son mari menoit par tout, où il y avoit des plaisirs à prendre. Les jeunes Religieuses laissoient souvent la vieille estropiée dire son Chapelet profitant de la liberté du voyage, & s'acquiesçant pour une bonne fois. Châlante soupiroit incessamment dans une galerie proche de la chambre de Madame de Montalan, où il n'entroit pas, quand il vouloit. Le Galland Darmezan lui tenoit quelquefois compagnie; mais comme il avoit raison de le haïr, c'étoit un pauvre regale pour lui. Ribenne essuyoit les bourrasques ordinaires de l'humeur de Mademoiselle d'Elbiac qui le faisoit constamment enrager,

rager, quelques mesures qu'on prit pour la rendre plus traitable.

Madame de saint Alais qui souhaitoit passionnément de voir mourir sa fille d'ennui, lui retranchoit par sa présence de petits amusements que sa condition présente ne lui auroit pas défendus, si elle avoit eu une mere raisonnable. Le pauvre Chalante qui portoit un fardeau plus pesant que celui d'Atlas, étoit l'unique cause du voyage de Madame de saint Alais en Languedoc. Ne le trouvant point à Paris, & ne pouvant se passer de le voir, jugeant que l'amour devoit l'avoir conduit en Dauphiné, elle engagea le complaisant Darmézan qu'elle menoit comme un Ours à cette petite promenade, & prit la Calville qui ne demandoit pas mieux que de courir le país en vivant aux dépens d'autrui pour faire le personnage d'une honnête Soubrette, ou plutôt d'une Parasite commode : aprenant
F que

que Monsieur & Madame de Montalán étoient à Beaucaire en arrivant chez eux, ils s'y rendirent en diligence, & trouverent cependant le vieux Marquis déjà mort. Madame de saint Alais qui étoit violente dans toutes ses passions avoit une secrette rage de voir sa fille veuve, libre par consequent : & Chalante delivré d'un pere, & d'un frere qui le rendoient grand Seigneur par leur mort. Elle l'aimoit follement. Le desespoir étoit sa plus douce esperance : & elle se sentoit capable d'entreprendre de terribles choses. Elle sortoit souvent de la chambre pour observer le pauvre Marquis qu'elle trouvoit toujours au même état, c'est à dire, errant dans la galerie, & si troublé qu'il ne sçavoit ce qu'il faisoit. Vous êtes un modele de tendresse, lui dit-elle dedaigneusement ; mais après ce que je vous ai avoué, je pense que vous n'êtes pas assez simple pour vous figu-

DE BEUCAIRE. 123
figurer que je me sacrifie , afin de
vous mettre au dessus des nuës. Je
vous aime touïours , & Madame de
Montalan n'est pas si maitresse de
sa destinée , que vous l'obteniez avec
tant de facilité. Il est vrai , Mada-
me , reprit-il , & je vous connois
assez pour vous craindre beaucoup.
Le bien que vous me voulez est-le
plus grand mal qui pouvoit m'arri-
ver. Je vous honore , je vous res-
pecte ; mais je suis amoureux de
Madame de Montalan pour toute
ma vie. Vous êtes bien hardi , in-
terrompit-elle , de me faire une de-
claration si oposée à ce que je desi-
re. Vous ne me connoissez pas si
bien que vous pensez : vous vous
flatez encore ; mais quand on a tra-
versé plusieurs Provinces-pour vous
chercher , croyez qu'on peut passer
par dessus bien des choses pour se
venger. Laissez ma fille rendre ce
qu'elle doit à son mari , & ne me
jettez pas dans l'emporement. Faut-

F 2 il

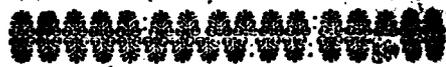
il vous dire encore, que je vous aime? Ne vous l'ai-je pas assez dit? Quand vous me le diriez mille fois, poursuit le Marquis, mon amour ne changeroit point d'objet. Lors que je ne me trouvois pas dans une fortune digne de Mademoiselle de saint Alais, je me suis abandonné à ma douleur, sans m'oposer à vos desfeins; mais aujourd'hui que tout parle pour moi, je ne puis ni me taire, ni vous flater. Eh bien! continua cette Harpie, je ne vous flaterai pas non plus, & vous verrez de quoi vous me rendez capable.

Riberac qui vouloit sortir avec ses Dames vint alors pour detacher Chalante de sa galerie. Il vit Madame de saint Alais tout en feu, & telle qu'une veritable Comette qui presageoit mille choses funestes au Marquis. Elle se retira: Riberac éloigna Chalante, qui sortit avec le reste de la compagnie. Les Religieuses qui n'observoient pas à Beau-

Beucaire toute la bienfiance du voile, se glissoient à la faveur des autres en des lieux, où l'on ne voit pas ordinairement des personnes de leur ordre. Tori charmée de spectacles qui lui étoient si nouveaux, en exagéroit le plaisir avec vehemence. Verdezi qui étoit naturellement moins vive, parut ce jour-là dans une profonde melancolie. Elles avoient été avec les autres Dames dans cet amas de peuple qui faisoit alors tant de fracas à Beaucaire : & Tori s'apercevant, que sa compagne étoit fort agitée la questionna en presence des autres. Qu'as-tu, ma sœur, lui dit-elle en racommendant sa guimpe, qui s'étoit détachée ? Tu rêves, tu soupines. As-tu encore envie de t'enterrer dans la sainte Baume, & ce que tu vois ici ne t'en ôte-t-il point le desir ? Ce dessein n'a jamais été assez bien formé pour le mettre en effet, repliqua la belle reveuse, & si je me

vois seule dans une grotte, quelque chagrin qui m'y eût menée je pense que j'aurois bien de la peine à m'y tenir. Je suis triste, faut-il s'en étonner? & ne l'ai-je pas toujours été? Cette réponse doit satisfaire votre curiosité. Oui, Madame, dit Madame de Bobigny en s'approchant de son oreille; mais la mienne ne l'est pas, & si vous vouliez m'ouvrir votre cœur, je suis persuadée que j'y trouverois quelque chose que Madame de Tori ignore. Quand vous sçauriez mes secrets, repliqua languissamment Verdezi, qui avoit remarqué beaucoup de sagesse en Madame de Bobigny, je ne les croirois pas en de mauvaises mains; & quoi qu'ils soient tres-importants, je vous les confie-rois bien plustôt qu'à une girouette qui les diroit à tous les vents. Si vous aviez cette obligeante confiance en moi, repartit Madame de Bobigny, vous ne vous en repentiriez

DE BEUCAIRE. 127
riez pas , & vous feriez peut-être
soulagée en parlant librement à une
personne, qui vous estime, & qui
veut vous aimer toute sa vie. Mon
mari doit aller demain de bon ma-
tin faire quelques emplettes : ma
sœur qui est paresseuse se leve tard,
venez dans ma chambre , rien ne
nous troublera. Je vous serai fide-
le, & il n'est pas impossible que je
vous sois utile. Ce rendez-vous ne
fut pas négligé. L'aimable Religieu-
se au sortir du lit se fut asséoir sur
celui de Madame de Bobigny qui
étoit seule, comme elle l'avoit pro-
mis. Une femme de chambre eut
ordre de se retirer & de tenir la por-
te fermée , & après cette precau-
tion Verdezi commença ainsi son
discours.



HISTOIRE

D E

MADAME

D E

VERDEZI.

Q Uand vous sçauvez ce que j'ai à vous dire, Madame, vous me traiterez de folle, d'impie & peut-être de pis. Il y a sans doute de l'imprudence à faire de pareils aveus; mais quoi que je vous connoisse peu, j'ai si bonne opinion de vous, que je croirai me soulager beaucoup en vous decouvrant la peine où je suis.

Je

DE BEAUCAIRE. 129

Je vins au monde dans la Principauté d'Orange, autrefois bien étendue, & que l'on voit présentement fort resserrée. On y connoît peu l'ambition. Les Peuples y sont gens de bien, quoi que presque tous Huguenots. On y vit avec une douce liberté, & une union tres-chrétienne. Mon pere étoit noble professant cette Religion qui domine à Orange. Son bien le rendoit considérable, sa probité le faisoit estimer. Il prit une femme à Grenoble de parfaitement bonne famille. On crut qu'elle n'auroit point d'enfans, parce que six années s'écoulerent sans qu'elle devînt grosse ; mais enfin elle accoucha de moi, & en demeura-là. Je fus élevée avec beaucoup de tendresse jusques à l'âge de dix ans que je perdis mon pere & ma mere, malheur irreparable, & qui m'a plongée dans un gouffre, d'où je ne sortirai peut-être jamais.

Plusieurs de mes parents me ten-

F 5 di-

130 LA FOIRE
dirent d'abord les bras. Ma tutelle
qui étoit de conséquence fut dispu-
tée. Le moins honnête homme
l'emporta : & à peine se fut-il em-
paré de mon bien, dont il disposa
finement à son gré, sous prétexte
de le faire valoir, qu'il se retira dans
Avignon avec sa femme, un fils
unique qu'il avoit & moi, où il chan-
gea de Religion avec éclat. Toute
jeune que j'étois on me vit une
grande repugnance pour cette de-
marche, que je ne fis pas sans con-
trainte. Des caresses affectées, &
quelques bagatelles me gagnèrent.
La femme de Monsieur de Morbec
mon Tuteur étoit un des plus mé-
chants esprits du monde : appellant
l'hypocrisie au secours de sa malice
on en parla bien-tôt comme d'une
sainte, & pendant que le mari grossi-
fissoit sa fortune d'usure & de larcin,
cette convertie se servoit du voile
de la bigoterie la plus outrée pour
se mettre en crédit chez les Super-
sti-

stitieux. Je ne l'aimai jamais, quoi qu'au commencement elle me traitât passablement bien, ne pouvant m'imaginer qu'une personne qui dans le particulier déchiroit son prochain, pillant secrètement par tout où elle pouvoit, fût digne de la moindre estime.

J'étois assez riche pour bien acomoder la maison de Morbec. Il ne manqua pas de me destiner à son fils; mais, bon Dieu! quel Amant! sa figure, son humeur, son esprit, ses actions & ses sentiments sont des sources de défauts. On auroit bien de la peine à trouver un visage plus laid, une mine plus basse, & des inclinations plus pernicieuses. Il ne chercha pas à me plaire, & aussi me déplut-il parfaitement. Il sembloit que je fusse pour lui un bien acquis, qui ne valoit pas la peine d'être recherché, & tout mal bâti qu'est cet animal, je ne pense pas que tous les Papes ensemble eussent

plus de vanité que lui.

La devotion n'est pas fort fatigante à Avignon pour ceux qui veulent acheter des indulgences ; mais, Madame de Morbec qui plaint la dépense jusques aux choses saintes, faisoit, ou pretendoit faire elle seule assez d'œuvres de surerogation pour acquérir des pardons aux autres. Ah ! Madame , la mechante creature, qui ne faisoit point conscience de se jouïer du ciel , & qui a tourmenté tant d'innocents sur la terre. Pour Morbec le pere, quoi qu'il ne vaille rien, je pense pourtant que sa malignité est moins venimeuse. Voila les personnes auxquelles mon mauvais sort m'avoit fourmis. Pouvois-je faire quelque profit sous leur detestable conduite ? Le commerce de mes autres parents me fut absolument interdit. Ceux-ci que par un zele de croyance, ils regardoient comme des Apostats leur paroïssent abominables ; & ils de-

DE BEUCAIRE. 133
deploroient mon malheur, pendant
qu'on le fomentoit à Avignon.

Madame de Morbec me trainoit
d'Eglise en Eglise, avant le jour.
Il falloit pour la contenter que je
me confessasse six fois plus qu'une
autre. Dieu sçait ce qu'on me de-
mandoit, & avec quelle simplicité
je répondois. Si c'est un crime d'a-
voir celé le mal que je voulois aux
Morbecs, j'avoüe que j'ai receu
souvent l'absolution de travers, &
je n'étois nullement franche là des-
sus. Tous mes ajustements con-
sistoient en Reliques, mes Lectures
dans la Legende, plus pleine de
Fables que le livre d'Esopé, & mes
Promenades en des Stations. Ne
voila-t-il pas de beaux commen-
cements pour un enfant qui ne man-
quoit point alors d'esprit, & qui
ne l'a aujourd'hui mediocre que
pour avoir été negligée? Le jeune
Morbec me faisoit quelquefois des
présents; mais, Madame, de quelle

nature pensez-vous qu'ils étoient ? des images, des Chapelets, & d'autres drogues de cette espece peu convenables alors, puis que j'aurois mieux aimé des poupées. A la suite de Madame de Morbec, les gens de sa classe me prenoient pour une espece d'Ange. On m'avoit si bien accoutumée au signe de la croix qu'en faisant mon cheval de bataille, il est indubitable que je le profanois à toute heure. Voila comme des choses qui doivent être les mieux réglées on fait indiscretement de coupables excez. Si Madame de Morbec avoit toujours été Catholique, elle auroit fait moins de grimaces ; mais en voulant duper le monde, elle offenoit mortellement Dieu. Monsieur son fils digne rejetton d'une si belle plante, courroit les Processions comme un fou ; mais le pere qui vouloit passer pour bel esprit se contentoit de persécuter les pauvres Huguenots, qu'il atra-

DE BEUCAIRE. 135
travailloit. De tout le bien qu'il m'avoit pris, à peine avois-je les choses nécessaires : & sous ombre de modestié, on m'habilloit comme une gueuse. On ne me donna pas un seul maître pour m'aider à devenir raisonnable ; mais seulement une vieille maîtresse qui me faisoit chanter les Litanies de la Vierge & des Saints, depuis le matin jusques au soir, sans me parler de Dieu que par accident. Au milieu de cette belle économie la connoissance me vint, & le cœur me grossit à dix ans. J'avois pris de ma mere des teintures de Religion & d'honnêteté que les fotes pauvreté de Madame de Morbec ne deracinerent pas. Je ne pouvois me voir sans douleur, & sans honte, soumise à trois personnes ridicules chacune dans leur espece, & privée de la société d'une infinité de personnes de mérite auxquelles j'appartenois comme à Morbec.

J'a-

J'avois déjà passé ma seizième année, lors que le mari & la femme me proposerent d'épouser leur fils, que j'avois en horreur. Il avoit alors près de vingt-cinq ans, sans paroître plus avancé que le moindre écolier. Vous m'obligeriez bien, Monsieur, dis-je à Morbec, si vous vouliez renoncer à ce dessein, ou du moins le retarder. Je n'ai nulle inclination pour le mariage: peut-être que cela viendra, & l'affaire ne presse point. Laissez moi faire du moins quelques réflexions sur l'importance d'un engagement qui commence souvent trop tôt, & qui ne finit pas si promptement. Vraiment, Mademoiselle de Verdezi, interrompit Madame de Morbec, vous nous la donnez bien longue, & mon fils auroit, peut-être des cheveux gris, avant que vous eussiez achevé vos considérations. Qu'est-ce qu'il lui manque? N'est-il pas Gentilhomme? N'a-t-il pas du bien? Le trou-

DE BEUCAIRE. 137
trouvez-vous si mal fait? & ne nous
avez-vous pas l'obligation de vous
avoir empêchée d'être damnée? Je
ne combattrai pas la bonne opinion
que vous avez du mérite de Mon-
sieur votre fils, Madame, repondis-
je; mais vous me permettrez de
m'arrêter davantage à l'obligation
que vous prétendez que je vous ai
de mon salut. Je ne croi point mon
pere ni ma mere en enfer. Dieu
m'en preserve, & quand je les au-
rois imitez, je ne tremblerois point
pour l'autre vie. Ah! Monsieur de
Morbec, s'écria-t-elle, la malheu-
reuse fille! C'est un serpent que
nous avons élevé, qui ne cherche
qu'à nous piquer. Allez, ma mie,
on n'est point sauvé hors de l'Egli-
se, & vous devez benir ceux qui
vous y ont fait rentrer. Madame,
repris-je, ce n'est pas à cette heure
de quoi il s'agit, je suis dans l'Eglise,
je m'y tiens; mais je voudrois bien
ne me mettre point en état de laisser
au

au monde quelque enfant aussi malheureux que moi. Vous êtes donc bien misérable, ma belle mignonne, repartit dedaigneusement Madame de Morbec; en verité je vous plains, quelle rigueur de vouloir vous donner un mari comme mon fils! En avez-vous quelqu'autre en tête? Il faudroit, repris-je, ennuyée de son verbiage, que ce fût l'image d'un Saint; & vous sçavez bien que je ne vois pas autre chose. Trouver-vous tant de nécessité à m'engager si jeune? & craignez-vous que mon bien ne vous échape? Ne tremblez point, Madame, puis qu'il est entre vos mains. Vous parlez, ajouta Morbec, comme si vous étiez inspirée, & ces discours ne sont point de vôtre cru. N'avons-nous pas assez de bien, sans le vôtre? Parce que l'on veut se charger de vôtre fortune, il semble que l'on vous écorche; & vous ne nous répondez que par des fiertez. Cela est bien
im-

DE BEUCAIRE. 139
impertinent , Mademoiselle , & je
vous ferai connoître que je suis vô-
tre Supérieur. Helas ! répondis-je
assez négligemment , je le connois
assez , & vous ne pouvez pas dire
que je ne vous aye été bien soumise ;
mais en un mot , Monsieur , je ne
veux point de vôtre fils , & pour être
mon Tuteur , je ne pense pas que
vous soyez mon maître. Peste , re-
prit-il en me regardant d'un œil fu-
rieux , quelle commere ? Je sois mi-
serable , si elle ne nous fera la loi.
Mocquez vous de cela , poursuivit la
femme , & poussez l'affaire jusques
où elle doit aller. Craignez même
que cette petite écervelée guidée
par quelque mauvaise étoile ne re-
tourne dans son borbier ; & songez
au compte que vous auriez à rendre
à Dieu si cela arrivoit. Nous ver-
rons , ajoûta Morbec , si les Hereti-
ques nous maîtriseront à Avignon.
Il faut bien que par le moyen du
Diable vous ayez commerce avec
eux ;

eux ; mais nous y donnerons bon ordre. Ils sortirent alors , & ils me laisserent si irritée, & si pleine de douleur que j'aurois fait pitié aux plus endurcis.

Deux heures après le jeune Morbec entra dans ma chambre comme un véritable insensé , se donnant des airs de grandeur , peignant sa perruque en riant , & se regardant dans le miroir. Quoi ! Mademoiselle, me dit-il, après s'être bien ajusté ; on dit que vous ne voulez pas de moi. Non, repartis-je brusquement, ni je n'en voudrai de ma vie. Ne m'apportez point vos extravagances , lorsque j'ai besoin de quelque personne bien sage pour me consoler. Vous avez donc de grandes afflictions , reprit-il en racommodant sa cravate, & que seroit-ce si vous étiez méprisée comme moi ? Vous iriez peut-être vous pendre, si l'envie-vous en prenoit. N'allez pas l'écouter, je vous prie,
car

DE BEUCAIRE. 141
car je ne suis point Poëte, & je ne
pourrois faire vôtre épitaphe. En
disant cela il éclatoit de rire, & re-
venant ensuite auprès de moi, ne
soyez point tâchée, ma petite cou-
sine, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à
vous que nous ne fassions bon me-
nage. Ne me rompez point la tête,
repris-je en passant dans un pe-
tit cabinet que je fermai sur moi.
Alors ne pouvant plus me parler il
fut mêler sa fureur avec celle de son
pere & de sa mere. Ils jugerent par
cet échantillon qu'ils ne me redui-
roient pas aisément. Voici donc ce
que fit la bigoterie. La sainte Ma-
dame de Morbec s'adresa aux Pui-
sances Ecclesiastiques : elle dit que
j'étois un tison racheté du feu qui
par un prejugé de naissance ne pou-
voit renoncer à l'Herésie, qu'il fal-
loit de necessité que quelqu'un en-
tretînt mon erreur, que je refusois
ingratement leur fils & leurs soins,
& que j'allois me perdre, s'ils n'étoient
se-

secours. Le beau zele de ces Messieurs prononça bien-tôt un arrêt injuste : il fut dit que j'épouserois le haïssable Morbec , ou que je serois Religieuse. Cette sentence me fut prononcée, j'en apellai inutilement. Il falut choisir, & tyrannisée par de veritables Demons, j'ai-mai mieux entrer dans un Cloître que de demeurer parmi ces Furies, qui m'avoient perduë. Je pris donc ce cruel parti. Les Morbecs qui ne de mandoient que mon bien se mirent peu en peine de l'opression de mon ame. Jamais une conscience ne fut plus déchirée que la mienne. Elle est mon Juge & mon Bourreau; mais mes maux n'en sont pas demeurés-là, & il s'y en est mêlé d'une autre nature.

Madame de Tori entra presque au même temps que moi dans le Couvent. C'étoit aussi par contrainte, & sa famille la sacrifioit pour avancer d'autres enfans. Comme elle

DE BEAUCAIRE. 143

elle est vive, elle cherche soigneusement tous les secours que les plaisirs peuvent donner à son chagrin. Nous fîmes amitié ensemble. On la visitoit souvent. Nôtre Couvent est hors de la ville. Il y avoit tous les jours aux parloirs des compagnies fort agreables d'hommes & de femmes: & quoi que je fusse entrée dans ce lieu malgré moi, je ne laifai pas d'y trouver ma condition plus douce que chez Morbec. Je n'avois rien de tendre dans le cœur. On m'avoit plustôt appris à hair qu'à aimer, & me faisant des illusions sur ce que je croyois, je m'imaginai qu'en conservant interieurement la foi de mes Peres, je pouvois exterieurement faire comme les autres. Je trouvai d'abord mille charmes innocents dans la societé de plusieurs personnes aimables. Tori a quelques années plus que moi, & n'étant pas entrée libre dans le Couvent, elle y passoit d'assez mechantes heures.

Un

Un de ses parents en étoit amoureux : elle l'aimoit : la retraite ne diminua point leur affection : il la visitoit assidûment. On ne pouvoit raisonnablement s'y opposer. C'est un Gentil-homme nommé Miliere qui est fort accompli. J'étois presque toujours présente à leurs entretiens. J'apris d'eux à aimer, Miliere venoit d'abord seul ; mais il amena ensuite un de ses amis qui n'étoit pas moins agreable que lui, & qui s'apelle Merfan. Mes Dames, nous dit Miliere, je ne vous presente pas un homme ordinaire, & si Monsieur de Merfan n'étoit point Huguenot, je pense qu'il seroit sans defauts ; mais j'espere que Madame de Verdezi le guerira de cette maladie. Je n'ai pas assez d'horreur pour sa religion, repris-je, pour donner de grands soins à la cure dont vous parlez, & si vôtre ami a autant d'honnêteté que vous, je ne me mettrai guere en peine de

cc

ce qu'il croit. Voyez quelle est zélée, dit Tori! Vous n'y pensez pas, ma sœur, & la probité d'un Hérétique ne vaut guere mieux que celle d'un Payen. Mais, Monsieur ne l'est peut-être point, ajoutai-je, & vous décidez sans le connoître. Ah! petite Calvine, interrompit-elle, Madame de Morbec nous a bien dit que vous ne croyiez ni saints ni saintes. Madame de Morbec, repris-je, sçait si peu ce qu'elle dit, qu'on ne la doit guere écouter. Vous avez tort, Miliere, dit Mersan à son ami, de me faire connoître ici par des endroits qui pourront déplaire, & il valoit mieux ne m'y pas amener. Je ne pense pas avoir mal fait, répartit l'Amant de Tori, puis que vous voyez Madame de Verdezi se déclarer déjà pour vous, & je vois bien que ce n'est pas sans raison qu'on la soupçonne d'avoir de profondes racines de Huguenotisme. Je ne tacherai pas de les arracher, con-

G tinua

146 LA FOIRE
tintua Merfan. Eh ! pensez vous ,
interrompis-je, que je me serois en-
gagée par des vœux inviolables, si
je croyois la Religion Catholique
mauvaise ? Vous pouvez y avoir
été forcée, repliqua Merfan, & en
ce cas, vous n'êtes pas obligée de
les observer. J'avoue, repris-je en
soupirant, qu'ils ne m'étoient pas
fort naturels ; mais il faut cepen-
dant demeurer liée. Mes yeux rou-
girent malgré moi en prononçant
ces dernières paroles : & Tori qui
n'étoit pas moins accablée que je
l'étois du poids de nos communes
chaines ; fit d'assez plaisantes impre-
cations contre ceux qui ont inventé
les Cloîtres, & les grilles, protes-
tant qu'elle n'avoit point d'envie de
mourir dans une telle prison. Mi-
liere qui la trouvoit toute belle la
plaignit, & se plaignit lui-même,
& pendant qu'ils parlerent bas, Mer-
fan touché pour moi d'une passion
qu'il ne croyoit pas remporter ne
dif-

DE BEUCAIRE. 147
différa pas à m'en donner des assurances. J'ai bien de la joye, Madame, me dit-il, de voir que les Huguenots ne vous sont pas odieux : & vous trouvant parfaite en toutes choses, je serois au desespoir qu'on pût vous reprocher un aveugle entêtement. J'avois succé d'un lait avant que de passer par les mains infectées de Madame de Morbec, repris-je, qui m'a garantie de son poison ; & en me rendant malheureuse, j'ose dire qu'elle ne m'a point corrompue. Ce discours paroît s'accorder mal avec la demarche que j'ai faite ; cependant dans le cœur je suis ce que je serois, si j'étois demeurée à Orange. Ce fut un étrange malheur, répondit Mersan, de ce que tant de gens d'honneur qui pouvoient disputer à Morbec l'avantage de vous servir, ne l'emportèrent pas. Oui, véritablement, ajoutai-je, & cette infortune me prépare des douleurs éternelles. Nous en

G 2

euf-

148 LA FOIRE
cussions dit davantage, si une de nos
Religieuses qui devoit être suspecte
ne fût pas entrée.

Dans la suite Mersan revint avec
Miliere, & il s'acoûtuma aussi à me
faire des visites de son chef, dans
lesquelles il me témoigna tant d'af-
fection, que je ne pus m'empêcher
d'en avoir beaucoup pour luy. Ce
fut par son moyen que je donnai de
mes nouvelles à plusieurs de mes pa-
rents, qui ne furent pas peu conso-
lez par les assurances de mon ami-
tié. Ce fut aussi dans une frequen-
tation assidue que je connus la ten-
dresse de Mersan, & qu'il découvrit
la mienne. Je ne lui cachai point
avec quelle frayeur je regardois le
cruel avenir de ma vie; après m'a-
voir attachée à lui par mille soins,
il me proposa une fuite sans laquelle
nous ne pouvions être que miséra-
bles. J'y resistai non pas par re-
pugnance, mais par des difficultez
qui me paroissoient invincibles.

Non,

DE BEAUCAIRE. 149

Non, Madame, me dit Mersan, ce que je vous propose n'est point du tout impossible. Je vous aime avec ardeur : je vous respecte de même. Tout mon bien est dans les pais étrangers : le vôtre ne nous est point nécessaire : abandonnez-le à Morbec, & ne vous mettez point en peine du reste. Mais comment, répondis-je, sortir d'un lieu si bien observé : & où tout jusques à Tori me doit être suspect ? Pourrois-je escalader des murailles qui me font peur, & tromper tant d'Argus qui veillent sur nos actions ? c'est ce qu'il faut prudemment menager, repliqua Mersan. Quand je vous veux tirer d'ici, ce n'est ni pour vous perdre, ni pour vous deshonorer. Laissez-moi seulement agir. Je raillerai toujours avec Miliere. Amusez la petite Tori, & vous verrez que tout ira bien.

Après cette dernière conversation j'eus de nouvelles inquietudes & de

G. 3. gran-

grandes impatiences. Tori me faisoit la guerre de ce que je revois. Je lui disois que j'aurois voulu être à la sainte Baume, & c'est ce souvenir qui l'a sans doute obligée à me parler comme elle fit hier.

Madame de Morbec qui ne dort jamais, quand il est question d'affliger quelqu'un, a prit par je ne sais qui que je voyois souvent un Huguenot. Elle vint au Couvent faire un vacarme terrible, & à la première occasion on refusa la porte au pauvre Merfan. Je vis bien d'où le mal venoit, sans oser m'en plaindre. Nous fumes plusieurs jours sans nous voir Merfan & moi. Tori me dit que la scelerate de Morbec m'avoit noircie d'une manière impitoyable. Je ne fis pas semblant d'en être touchée, quoi que je le fusse sensiblement. Merfan aussi affligé que moi, trouva moyen de m'écrire pour m'assurer qu'il ne dormiroit pas, me priant de veiller de mon côté. Peu de

DE BEUCAIRE. 151
de temps après la vieille Religieuse
qui s'est demis le pié voulut aller
pour sa santé aux eaux de Balaruc,
Tori qui est sa parente & qui trou-
va une maladie à point nommé ob-
tint la liberté de l'accompagner, &
moi qui devenois pâle & maigre,
on m'ordonna le même remede. J'en
avertis Merfan. Je le devois d'abord
trouver à Beaucaire, où il falloit
passer nécessairement. Il n'avoit
point paru les premiers jours, mais
je le vis hier, & au signe qu'il me
fit, je juge qu'il veut m'enlever.
Voilà, Madame, mon histoire en
peu de mots. Que pensez-vous de
tout ce que je vous ai dit? Quelle
opinion avez-vous de ma franchise?
Me condamnez-vous sans pitié,
& ne me plaindrez vous pas un
peu?

J'avoüe, répondit Madame de
Bobigni, quand la belle Religieuse
eut cessé de parler, que vous m'em-
barassez extrêmement. Si je vous

découvre, c'est à moi une lâcheté horrible, & si je garde votre secret, j'agis contre ma Religion. Ainsi vous me voyez consternée. Il seroit bon pour mon innocence, que j'ignorasse vos desseins. Quoi qu'il en soit, j'en userai discrètement, & mon Mari même n'en aura point de connoissance. Ne vous laissez pas séduire par le desir de la liberté. Votre dégoût pour la retraite passera peut-être. Faites de bonnes réflexions. C'est le seul avis que je puisse vous donner. Elle l'embrassa alors; le mari revint, & elles se séparèrent.

Chacun avoit ses interêts dans l'Hôtellerie, & la Foire finissoit. Madame de saint Alais tirannisoit sa fille, & lui mettoit le pié sur la gorge, quoi que le mariage dût l'avoir affranchie d'une partie de ses rigueurs. Le Marquis de Chalante qui mouroit d'amour ne se menageoit plus, & Madame de saint Alais

Alais en devint furieuse. La Calville qui profitoit de la dépense que Riberac faisoit pour Mademoiselle d'Elbiac se divertissoit toujours à bon compte aux Comedies, à la Foire, aux promenades & aux festins. Verdezi ne pensoit qu'à son Huguenot, & à l'éclipse qu'elle vouloit faire, & la vieille Beguine se surmontoit dans la crainte de voir passer la saison des eaux sans qu'elle le pût rafraîchir.

L'habit de Veuve donna de nouveaux charmes à Madame de Montalan. Sa grande jeunesse & sa bonne mine naturelle ne perdirent rien dans cette simplicité. Ou eût dit que ses yeux pleins de douceur cherchoient tous les cœurs; cependant ils le faisoient sans artifice, & la passion du Marquis de Chalante augmentoit de telle manière, que la jalousie de Madame de saint Alais en devint plus effrenée: n'écoulant jamais ce qu'on lui disoit, elle ré-

G 5

pondoit

pondoit toujours de travers. Madame de Montalan qui s'étoit si scrupuleusement acquitée de ce qu'elle croyoit devoir à une mere si peu raisonnable commença de connoître avec quelque ressentiment que sa patience s'épuisoit. Sans blesser la modestie, elle agit avec le Marquis de Chalante sans prendre tant de précautions. S'il la chercha elle ne l'évita point. S'il lui parla, elle lui répondit, & ce qui n'avoit été au commencement que jalousie en Madame de saint Alais, devint ensuite une rage: vindicative toujours, prête à produire quelque fâcheux effet. Il me semble, disoit-elle à sa fille devant toute la compagnie, que vous avez fait un assez long séjour ici, & que vous en devriez être déjà partie, après ce qui vous y est arrivé. Vous savez, Madame, répondit cette discrete personne, que je n'ai point encore été en état de me mettre en chemin, ma santé n'étant pas
fort

DE BEUCAIRE. 155
fort bonne. Rien ne me rapelle assez promptement chez moi pour hazarder de la rendre plus mauvaise. Vous pouviez sortir de Beaucaire sans retourner chez vous, repliqua Madame de saint Alais, & le séjour tumultueux ne convient guere au deüil d'une femme de vôtre condition. Je ne suis pas fort confondue parmi le monde, poursuivit la Marquise, & bien loin d'avoir veu les raretez de Beaucaire, je n'en connois pas seulement les rues. Pour vous, Madame, qui vous portez tres-bien, Dieu merci, si ce lieu vous déplaît, vous pouvez... Oui, interrompit brusquement Madame de saint Alais, je puis vous laisser faire des pas de-clerc, pour ne pas dire des sottises. Vous commencez de bonne heure à vous émanciper. Mais si vous vous oubliez, il ne faut pas que je vous oublie. Le Marquis de Chalante n'entendoit pas ce discours sans colere : & Made-
G 6 moi.

noiselle d'Elbiac, malgré sa grande indifférence les trouva bien déraisonnables. Je pense, dit-elle tout bas à Riberac, qui étoit auprès d'elle, que Madame de Montalan n'aime guère sa mère, & si j'en avois une pareille je la haïrois terriblement. C'est que vous êtes accoutumée à la haine, réprit-il. Moi! point du tout, poursuivit-elle, & il ne faut pas que votre défiance grossisse les objets, & me donne des défauts que je n'ai point. Ce n'est pas l'homme du monde qui vous trouve la plus parfaite, répondit Riberac, que vous devez croire capable de vous offenser. Vous m'avez cependant fâchée; ajouta-t-elle assez obligeamment, & je pourrai vous le reprocher mieux dans un autre temps.

La jeune Marquise étoit si outrée de l'impertinence de sa mère, qu'elle résolut de s'affranchir de sa tyrannie, sans toutefois perdre un sage respect qu'elle avoit si bien gardé jus-

DE BEUCAIRE. 157
ques-là. Elle aimoit le Marquis de
Chalante: elle en étoit aimée, &
elle ne voyoit rien qui la pût legiti-
mement empêcher de s'établir un
bonheur tranquille avec un Amant
qui l'adoroit, quand elle auroit don-
né un temps raisonnable à son deuil.
Ainsi Madame de saint Alais eut beau
fulminer, tous les orages qu'elle ex-
cita ne furent plus que des bagatel-
les pour sa fille.

La pauvre Verdezy étoit dans une
espece d'agonie. Elle avoit vu son
Amant comme un éclair; & rien
n'avançoit. Chalante déroboit des
moments à la vigilance de Madame
de saint Alais pour entretenir la
Marquise. La Calville qui étoit as-
sez commode les favorisoit. La vieil-
le Religieuse voyoit empirer son pié
avec chagrin, & Madame de Tori
qui vit finir la Foire & les plaisirs
n'étoit pas contente. Mademoisel-
le d'Elbiac qui causoit tant de trou-
ble à son fidelle Amant paroissoit la

158 LA FOIRE
plus tranquille. Elle commençoit cependant à se laisser toucher par une complaisance infinie, & par des soumissions continuelles. Madame de Bobigny s'en aperçût, & ne négligeant pas l'occasion, j'espère, ma sœur, lui dit-elle, que nous vous remercions moins ingrate & plus raisonnable à Arles que vous n'en êtes partie, & que l'admirable persévérance de Monsieur de Riberac vaincra votre insensibilité. Vous avez envie de me faire tourner l'esprit, réprit-elle. Est-ce que je veux du mal à Riberac ? Qu'importe, interrompit Madame de Bobigny, si vous ne lui voulez point de bien. Je voudrais qu'il fût le plus heureux de tous les hommes, poursuivit Mademoiselle d'Elbiac. Eh ! ma chère sœur, poursuivit l'officieuse Madame de Bobigny, il ne tient qu'à vous qu'il ne le devienne. Accordez-nous seulement l'aveu après lequel nous soupérons depuis si long-

DE BEUCAIRE. 159
long-temps. Bien, ma sœur, s'écria-t-elle tout d'un coup, je l'épouserai, puis que vous en avez tant d'envie, malgré l'aversion que j'ai pour le mariage; & si je m'en trouve mal, souvenez-vous que j'aurai raison de m'en prendre à vos persécutions. Oui, ma sœur, répliqua Madame de Bobigny, quand Monsieur de Riberac vous donnera des sujets de plainte, vous pourrez m'en faire des reproches; mais je voudrois bien que ce ne fût point par dépit que vous lui devenez favorable. Mon Dieu! ma sœur, reprit Mademoiselle d'Elbiac, n'examinez point ce qui me détermine, & si vous m'en croyez, prenez moi au mot, de peur que je ne change de résolution, ne me connoissant pas encore assez bien sur l'avance que je vous fais, pour oser répondre de l'avenir. Comme elles en étoient là, Bobigny & Riberac entrèrent. Le dernier se vit comblé de joye
par

par la nouvelle que Madame de Bobigny lui annonça, & en peu de moments Mademoiselle d'Elbiac qui se connut un peu mieux, donna sa parole qu'à leur retour, le mariage s'acheveroit. Chalante prit part à la félicité de son Ami, qui fit mille vœux pour la sienne.

La bonne Religieuse voyant qu'elle ne guerissoit point, pour raffermir sa jambe, crut qu'il falloit avoir recours à quelque Saint & faire une neuvaine avec les ceremonies ordinaires. Le Prêtre & les deux jeunes Nones furent chargez de ce soin. La foule étoit plus grande à la Comedie qu'aux Eglises. Les Saints ont des temples par tout. On choisit celui qui étoit le plus en credit. Le Prêtre qui guidoit ce Trio fit dire des Messes, & en dit luy-même; mais on fut bien étonné lors que Madame de Verdezi qui avoit son Saint en particulier fut faire sa neuvaine ailleurs. Elle avoit prié
le

DE BEUCAIRE. 161
le Prêtre de dire la Messe si matin,
qu'il lui fut facile de disparaître, &
sur un avis qu'elle avoit trouvé mo-
yen de donner à son bien aimé Mer-
fan, il la conduisit en des lieux où
toutes les Nones du monde ne l'au-
roient pas trouvée. Cette fuite fit
un grand bruit. On chercha vaine-
ment Verdezi. Tori qui auroit don-
né toutes choses pour causer le mê-
me desordre, ne sachant point que
Merfan étoit à Beaucaire crut que
quelque Mahometan avoit enlevé sa
compagne; mais Madame de Bo-
bigny qui n'en jugea pas de même
se teut fort discrettement. Tori di-
soit qu'elle ne s'en seroit jamais dé-
fiée. La Vieille qui se desespéroit,
deffiloit ses Chapelets, & déchiroit
son Scapulaire. Le Prêtre en ap-
pelloit au Pape, & ne songeoit qu'à
des Monitoires. Mademoiselle d'El-
biac en rioit, & disoit fort agrea-
blement que c'étoit là le fruit des
vocations contraintes. Chalante,
Bobi-

Bobigni & Riberac s'en mocquoient. Madame de Calville crioit comme une perdue, que, si cette évaporée étoit prise, il falloit la confiner dans les Repenties. Madame de saint Alais toute pleine de droiture appelloit le Saint, Patron de l'Ordre, pour punir cette offense, & Madame de Montalan véritablement sage ne disoit rien, & pensoit seulement que des vœux forcez font d'un terrible poids. Voilà bien des incidents, & si les Marchands de la Foire n'avoient pas eu d'autres chalants, cette année, leur gain eût été mediocre.

Le Couvent de Verdezi n'étoit pas si éloigné, qu'on n'y aprît ce qu'elle avoit fait en peu d'heures. On ne trouva pas à propos que les autres fussent à Balaruc cette année, & la pauvre Tori fut reportée au Cloître dans une litiere avec la vieille sous l'escorte du Prêtre faisant penitence pour Verdezi, qui se voyant bientôt

tôt avec Mersan dans un pais Huguenot , rentra dans la Religion de les peres , & vécut fort heureuse par son mariage avec ce Gentilhomme, qui avoit sauvé du bien suffisamment pour eux.

L'affaire de Madame de Montalan n'étoit pas si facile à terminer. Elle portoit un deuil recent. Elle avoit auprès d'elle une méchante mere, qui étoit sa rivale, & elle étoit incapable de rien faire qui ne fût honnête & regulier. Madame de saint Alais qui voyoit le Marquis de Chalante tout à sa fille, la pressoit de partir pour les separer ; mais elle qui connoissoit l'intention de sa mere, alongeoit toujourns le temps pour voir un homme qui lui plaisoit ; mais Madame de Montalan, lui disoit cette envieuse rivale , n'êtes-vous point honteuse de faire si peu d'honneur à la memoire de votre mari, qui vous a si bien traitée ? Le pauvre homme est venu à Beaucaire
pour

pour vous divertir : il y a trouvé la mort, Dieu fait comment, & au lieu d'aller dans sa maison faire prier Dieu pour son ame, vous demeurez où vous n'avez que faire pour plaire à Monsieur de Chalante. Vous êtes encore trop jeune pour n'agir que par vous-même, & je ne dois pas oublier que je suis votre mere, puisque vos fautes retomberoient sur moi. Je ne croi pas vous avoir jamais desobeï, Madame, répondit la Marquise, & vous voyez bien que je respecte jusques à vos cruautéz, puisque je ne releve point les reproches tacites que vous me faites. Vous me parlez comme si j'étois le bourreau de Monsieur de Montalan : je ne vous dirai pas que je l'ai aimé, comme j'aurois pû faire un homme plus proportionné à mon âge ; mais je vous protesterai avec verité que je ne l'ai point haï, & que je ne l'ai jamais offensé. Si j'allois mourir presentement on auroit autant, & peut-

DE BEUCAIRE. 165
peut. être plus de raison de croire
que vous m'auriez empoisonnée, &
dans le temps que j'ai passé auprès
de mon mari, j'ai beaucoup mieux
vécu avec lui que vous ne vivez avec
moi. Vous trouvez à propos que
je me retire dans ma maison. Eh
bien! s'il ne faut que cela pour vous
empêcher de me blamer, je parti-
rai demain. Jusques ici je ne l'ai pû
faire: mon équipage n'étoit pas prêt:
& Monsieur de Chalante ne le vou-
loit pas, interrompit Madamē de
saint Alais. Monsieur de Chalante
vous tient bien au cœur, poursui-
vit Madame de Montalan. Je ne
lui suis pas si soumise que vous pen-
sez: & s'il se méloit de me com-
mander, vous le verriez mal obéi;
mais s'y vous voulez que je le haïs-
se, & que je le fuye, je vous avouē-
rai franchement que je ne croi pas
le devoir, ni le pouvoir faire. Mais
vous, ma mere, avez-vous tant de
pansant à l'éviter? De quoi vous
méléz-

mélez-vous , répartit Madame de saint Alais ? Faites votre devoir , & ne vous inquiétez pas du mien. Vous ne cherchez que les occasions de me quereller , continua la Marquise , & votre chagrin empoisonne tout ce que je dis ; mais voilà Madame de Calville votre bonne amie que je prends pour mon Juge. En me faisant épouser Monsieur de Montalan , avez-vous prétendu chasser de mon cœur tout ce qui étoit dedans ? J'aimois Monsieur de Chalante , lors que vous me sacrifiares à un Vieillard. Je suportai cette épreuve avec assez de patience , pour demeurer exempte de reproches : j'ai vécu comme il a plû à mon mari : & si j'en avois mal usé avec lui , il ne m'auroit pas enrichie en mourant. Mais , Madame , mon malheur vient de ce que vous êtes tendre aussi bien que moi , & c'est la destinée de notre sang de vouloir du bien à Monsieur de Chalante. Si je suis cause
qu'il

qu'il ne rend pas justice à votre mérite, ce n'est pas pour l'en avoir sollicité. C'est donc lui qui vous a priée d'être insolente, s'écria cette furie, & à moins que d'avoir perdu le sens, on ne parle point à une mere comme vous me parlez. Achevez de vous décrier, mariez-vous dès-aujourd'hui, si vos desirs vous pressent tant : je n'en serai que plutôt vengée. Nous n'avons pas tant de hâte, reprit la Marquise ; mais, Madame, puisque vous m'y obligez, je vous avoue... ingénument que l'envie me prendra peut-être de me marier une fois à ma fantaisie. La bonne piece ! Madame de Calville, ajouta cette mere emportée. N'ai-je pas fait là une belle nourriture ? & l'eussiez vous jamais pensé ? La Calville qui avoit de l'obligation à Madame de saint Alais se taisoit. Chalante entra, venez, venez, heureux Amant, lui dit Madame de saint Alais, bouffie de colere, venez enten-

tendre plaider v^otre cause, & chanter vos louanges. Quand Monsieur de Montalan vous auroit laiss^é sa femme par testament, elle ne vous feroit pas plus acquise, & le pauvre homme ne vous devoit pas moins pour les bons offices que vous lui avez rendus. Il faut avou^{er} que je retournerai à Paris avec beaucoup de gloire, & j'y puis porter le sujet d'une belle Tragedie. Madame ma fille se fait mener à Beaucaire par son mari, afin d'y trouver son Amant. L'amour de concert avec eux les défait en deux jours du bon homme. Le favori épouse la Veuve : n'est-ce pas là une matiere de theatre ? si vous faites paroître nos aventures sur la scene, Madame, répliqua le Marquis, j'espère que vous n'oublierez pas v^otre rôle, qui est le plus considerable de la pièce. La vertu de Madame de Montalan vous confondra ; & quoi que je l'aime passionnément, je n'exigerai jamais rien d'elle

DE BEUCAIRE. 169
d'elle qui lui puisse faire tort. Au lieu de jouer des Commedies, j'appelle vôtre conscience devant un Confesseur homme de bien. N'entrons point, Madame, dans un détail qui ne vous seroit pas honorable, & tachons de donner des bornes à nos ressentiments. Voyez comme il me fait ma leçon, poursuivit-elle. Je ne serois pas affligée, si ma bonté vous étoit moins connue; mais vous n'en êtes pas encore, où vous pensez.

Darnezan qui entra interrompit cette querelle: il venoit d'apprendre la mort de sa femme, dont la vie l'avoit incommodé, quoi qu'elle fût de ces personnes qui font plus de bien que de mal, & il apportoit aussi des Lettres à Madame de saint Alais, par lesquelles elle aprit qu'on lui faisoit un procès de consequence à Paris, qui demandoit son retour. Darnezan lui parla en particulier, & elle fut contrainte de tenir un

H marché

marché qu'il y avoit long-temps qui étoit conclu. Elle passa une cruelle nuit, & tout le bien de Darmezan ne la consolait pas de la perte du Marquis de Chalante. Elle partit, & se separa de son aimable fille avec une dureté inconcevable. Pour Chalante, elle lui chanta pouilles; mais il ne répondit à ses injures qu'avec respect. Darmezan qu'elle avoit enforcé la ramena à Paris, où il l'épousa un mois après leur arrivée.

Madame de Montalan ne garda plus de mesures, & ce ne fut qu'au bout de l'année qu'elle rendit le Marquis heureux. Il passa ce temps chez sa soeur en Dauphiné. Madame de Chalante la mere vint aux noces de son fils, & fut charmée de la femme qu'il avoit choisie. Elle l'amena à Beziers, où elle vécut dans une parfaite félicité, n'ayant pas grand commerce avec Madame Darmezan. Riberac qui avoit épousé la belle d'Elbiac lui aprit à aimer fortement.

Bobi-

DE BEUCAIRE. 171
Bobigny chérit constamment son
Epouse. Les Dames & la Marqui-
se de Chalante se visiterent assez
souvent, & dans leur douce tran-
quilité elles se souvenoient agreable-
ment de la Foire de Beaucaire.



H 2 AVIS